

UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01104964 0















U O T

75/2

# LA VIE UNANIME

## DU MÊME AUTEUR

### *Au Mercure de France*

UN ÊTRE EN MARCHÉ . . . . .	1 vol.
ODES ET PRIÈRES. . . . .	1 vol.
DEUX POÈMES. . . . .	1 plq.
L'ARMÉE DANS LA VILLE. . . . .	1 vol.

### *Chez Figuière*

PUISSANCES DE PARIS. . . . .	1 vol.
MORT DE QUELQU'UN. . . . .	1 vol.
LES COPAINS . . . . .	1 vol.

### *Chez Divers Éditeurs*

LE BOURG RÉGÉNÉRÉ (Messein) . . . . .	1 vol.
MANUEL DE DÉIFICATION (Sansot). . . . .	1 vol.
L'ÂME DES HOMMES . . . . .	épuisé



7570  
JULES ROMAINS

—  
La

# Vie Unanime

— POÈME —

—  
DEUXIÈME ÉDITION



167521.

1.12.21.

PARIS  
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—  
MCMXIII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Sept exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder numérotés*

JUSTIFICATION DU TIRAGE

1,433

PQ  
2635  
O52V5

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays

## PRÉFACE

*O ville, il va paraître en toi, mon pauvre livre.  
Ce ne sera d'abord qu'un tas dans la pénombre,  
Un paquet lourd le long de la muraille, ayant  
La carrure des blocs que portent les fardiers  
Et l'odeur de la terre où la pluie est tombée.*

*Un jour, quelqu'un viendra dans l'arrière-boutique ;  
Il défera les nœuds et fendra les papiers.  
Les volumes, gardant la morsure des cordes,  
Laisseront peu à peu, par secousses vivantes,  
Tous leurs feuillets se dilater pour s'emplir d'air ;  
De petites rognures blanches voleront  
Comme d'un vieux bouquet de reines-marguerites ;  
Le livre comprendra que ce n'est plus la nuit,  
Et des piles, enivrées, crouleront à terre.*



*Puis on les mènera bien loin les uns des autres ;  
Ils bondiront au creux des voitures à bras ;  
Ils te traverseront, et tu n'entendras pas  
Leur rumeur pourtant plus sonore que les eaux.*

*On les mettra debout au coin des étalages,  
Peut-être, au dernier rang, cachés jusqu'à mi-corps,  
Et penchés en arrière comme des mourants.*

*Tu ne le sauras pas. Tes hommes passeront ;  
Leurs yeux ne verront pas les mots que j'ai voulus.  
Le livre chantera comme un nid dans les ronces,  
Tes foules passeront comme des hœufs fourbus.*

*Rien ne sera changé, rien n'existera mieux.  
Tes rythmes resteront des couleuvres aveugles ;  
Et l'onde que les roues font jaillir des essieux,  
L'âme qui suinte entre les groupes et les salles,  
Entre les mouvements et les murs, comme avant  
Les ruisseaux du désert se perdront dans les sables.*

*Il y aura des familles dans les maisons ;  
Et des couples montant les escaliers nouveaux,  
Où coule et redescend comme aux veines d'un arbre  
Ce que la chair a fait de pleurs avec le jour ;  
Des femmes qui seront accoudées aux fenêtres ;*

*Des fillettes qui danseront sur les trottoirs ;  
Et, recroquevillés au vent des carrefours,  
Des rassemblements noirs qui craindront de mourir.*

*Rien ne sera changé à cause de mon livre.*

*Pourtant la conscience y sera, dans mon livre ;  
Tu la tiendras, toute petite, en le tenant ;  
Est-ce qu'une tiédeur, est-ce qu'un battement  
Ne traversera pas la couverture jaune ?  
Ne sentiras-tu rien de chaud contre la paume,  
Rien qui palpite en soulevant ses plumes,  
Rien qui te fasse deviner ce que tu tiens ?*

*Tu seras dans la nuit et devant le miroir  
Sans trouver le volet de la lanterne sourde,  
Et tu ne verras pas la forme de ta vie.*

*Toi,  
Qui depuis tant d'années et tant d'âmes humaines  
As bousculé tant de matière, hérissé  
Tant de forces pour les darder pointe sur pointe,  
Et jeté, comme des lassos qui t'échappaient,  
Tant de fluides au cou des atomes sauvages ;  
Sans avoir pu donner en échange aux nuages  
Dont tous tes paratonnerres suçaient la foudre,*

*Aux forêts que sécha l'haleine de tes foules,  
Autre chose qu'une fumée sur une usine,  
Un sifflement après une locomotive,  
Une clameur en sang traînée par les cheveux,  
Un tremblement de fil sur les poteaux nerveux,  
Et le soir un reflet rouge contre la nuit,  
Je te donne ton âme, est-ce que tu en veux?*



*Méfie-toi ; les temps viendront ;  
Il faudra plus d'un hiver  
Pour le tuer tout, mon livre.  
Car je fige autour de lui  
Une membrane  
Diaphane et dure  
Comme du verre.  
Il n'a besoin  
Ni d'eau, ni d'air,  
Ni de soleil.  
Fais balayer  
Ta neige sale  
En tas sur lui,  
Ou crache-le  
Comme une cendre ;*



*Il est pareil  
Aux spores en route dans le vent,  
Sur qui la mort referme les mains  
Sans les prendre,  
Et qui plus loin, au milieu d'un roc,  
D'un lac, d'un fumier ou d'une chair,  
Continueront la chair des microbes.*



*Un soir quelqu'un dans une chambre  
Aura lu ce que j'ai pensé,  
Et la lampe tiendra les mots  
Sous la pointe de ses rayons,  
Comme un butin sous les épées.*

*Il marchera vers la fenêtre  
Et l'ouvrira pour voir la ville.*

*Quelqu'un ex. haut d'un omnibus  
Malgré les soubresauts des roues  
Lira mon livre ; tous les mots  
Entreront les uns dans les autres.*

*Une nuit de Juillet, quelqu'un  
S'allongera dans son lit frais*

*En songeant qu'il a lu mon livre ;  
Et comme alors il y aura  
Un sifflement de train au nord,  
Le cœur de l'homme, soulevé,  
Refusera de s'endormir.*

*Dans le train qui sifflera vers le nord  
Un homme lira près de la portière ;  
La vitesse échauffera le poème ;  
Il prendra feu, il étincellera ;  
Le souffle du train lui fera des flammes ;  
Les coups de piston secoueront les vers  
Comme des torches brandies à la course.*

*Et des hommes, plus tard, n'ayant pas lu le livre,  
Sauront mystérieusement ce que j'ai dit.*

*Ville, tu connaîtras la vague inquiétude  
D'une femme aux paumes moites, aux yeux brillants.  
Puis le malaise t'emplira en tournoyant,  
Et tu croiras que l'on arrête tes voitures.*

*Tu trembleras alors de ma vieille morsure ;  
Il sentira la fièvre, ton brouillard léger ;  
Ta chair fermentera, tu seras enragée,  
Et sur tes membres mous que je mords, hein ! pourtant ?  
Tu ne trouveras pas la trace de mes dents.*

*PREMIÈRE PARTIE*

**LES UNANIMES**





*I. — AVANT*



L'essieu d'un tombereau grince et le cheval bute.  
Au coin du mur un enfant pleure. Il s'est perdu.  
Il croit que c'est fini pour toujours ; que son père  
Meurt englué parmi les grouillements épais  
De la foule.

Beaucoup de femmes ont des crêpes.  
Le ciel est du charbon broyé sur de la craie.

L'entonnoir de la rue est mousseux de bruits âcres.  
L'univers marche ayant la tête dans un sac.

Je cherche.

L'enfant pleure.

Le tombereau grince.



*Je cherche.*

Il neige depuis des années ;  
Le ciel est si bas, si crasseux  
Que les hommes de haute taille  
Ont presque peur de s'y cogner  
Et d'en faire tomber sur eux.

La lumière vient de la neige.  
Les yeux se résignent à n'être  
Plus éblouis que par la terre.  
C'était moins sombre, tout de même,  
Et bien moins froid au temps de Dieu.

Les doigts gèlent. Savoir ! Savoir !  
Comme les lacs dans la montagne  
Les grandes âmes sont gelées.  
Il ne suffit pas de savoir.



Nous avons décharné le monde  
Fait par fait, soleil par soleil ;  
Mais les lames fortes des sciences  
S'ébrèchent contre le squelette.  
Quand on les retire, elles ont  
Une senteur d'astres pourris.

Comme on serait content si l'on avait un dieu !  
Les mots aimés qu'on lui dirait ! Et les bons yeux  
Qu'on lui ferait, si tout à coup, demain, ce soir,  
Il entrerait se placer au coin de notre feu,  
Où le siècle encor vert flambe mal et grésille,  
A cause de la neige qui tombe dans l'âtre.

Si c'était pour demain, vraiment, ou pour ce soir !

La flamme éclairerait sa figure et ses mains,  
Et nous attendrions que sa bouche remue.

Hélas ! des dieux pareils, il n'en passera plus !  
Ils ont peur de montrer leur costume trop simple  
Et d'entailler sur quelque tesson leurs pieds nus.

Mais les autres, 'les dieux abstraits qu'on n'a pas vus,  
Ceux que le souffle à peine chaud de la raison  
Mit comme une buée aux vitres du destin,  
Les dieux abstraits qui s'évaporent en divin,  
Les dieux qui n'ont jamais parlé sur la montagne,  
Et qui ne sont pas morts après avoir pleuré,  
Ils peuvent exister, nos cœurs n'en veulent point.

*Si c'était pour demain, vraiment, ou pour ce soir.*

Les marchands sont assis aux portes des boutiques ;  
Ils regardent. Les toits joignent la rue au ciel.  
Et les pavés semblent féconds sous le soleil  
Comme un champ de maïs.

Les marchands ont laissé dormir près du comptoir  
Le désir de gagner qui travaille dès l'aube.  
On dirait que, malgré leur âme habituelle,  
Une autre âme s'avance et vient au seuil d'eux-mêmes,  
Comme ils viennent au seuil de leurs boutiques noires





Ils voudraient simplement respirer et s'asseoir.  
On les voit au bord des maisons, de loin en loin.  
Ce sont des gens qui prennent l'air. Il n'y a rien.  
Pourtant tout le long d'eux, tout le long du trottoir,  
Quelque chose s'est mis à exister soudain.

*Une autre âme s'avance...*

Qu'est-ce qui transfigure ainsi le boulevard ?  
L'allure des passants n'est presque pas physique ;  
Ce ne sont plus des mouvements, ce sont des rythmes,  
Et je n'ai plus besoin de mes yeux pour les voir.

L'air qu'on respire a comme un goût mental.

Les hommes

Ressemblent aux idées qui longent un esprit.  
D'eux à moi, rien ne cesse d'être intérieur ;  
Rien ne m'est étranger de leur joue à ma joue,  
Et l'espace nous lie en pensant avec nous.

*Quelque chose s'est mis à exister soudain.*

Je me sens tout fatigué ;  
Mes lèvres tremblent un peu.  
C'est comme si je venais  
De donner trop de baisers.

Au fond de moi on a peur.  
Trop de vent d'un coup pénètre  
Et fait battre les croisées.

Une force douce pleut.  
Il faut que j'aille me mettre  
A l'abri sous ma pensée,

Dans ma chambre où l'on est seul.

*L'air qu'on respire a comme un goût mental.*

Je croyais les murs de ma chambre imperméables.  
Or ils laissent passer une tiède bruine  
Qui s'épaissit et qui m'empêche de me voir.  
Le papier à fleurs bleues lui cède. Il fait le bruit  
Du sable et du cresson qu'une source traverse.  
L'air qui touche mes nerfs est extrêmement lourd.  
Ce n'est pas comme avant le pur milieu de vie  
Où montait de la solitude sublimée.

Voilà que par osmose  
Toute l'immensité d'alentour le sature.

Il charge mes poumons, il empoisse les choses,  
Il sépare mon corps des meubles familiers,



Et l'attache, là-bas, à des réalités  
Que les murailles exilaient dans l'autre monde.

Les forces du dehors s'enroulent à mes mains.  
Oh ! comment faire avec ces guides inconnues ?  
Moi, dompter les naseaux qui reniflent au loin !  
J'ai beau vouloir, je suis minuscule. Jamais  
Je ne pourrai grandir mon unité vivante  
Jusqu'à ce que l'énorme dehors entre en elle.

Au moins, si je restais le cœur de cette chambre,  
Si mes pulsations comme des ailes d'aigle  
Battaient sur elle encore et lui servaient de loi !

Si je pouvais penser ma chambre seulement !

---

*Les forces du dehors s'enroulent à mes mains.*

Un enfant de dix ans souffre dans la maison.  
On ne sait pas s'il va mourir. Le médecin  
Et les femmes baissent la voix pour en parler.

Il fait nuit maintenant. Moi je suis désolé ;  
J'ai le corps inquiet et trouble, comme si  
La fièvre de l'enfant traversait les murailles  
Jusqu'à moi. Pourtant je n'ai pas pitié de lui.  
Mais toute la maison frissonne de sentir  
Que la mort peu à peu, comme avec une paille,  
Lui boit sa force ; et moi je tremble en même temps.

La douleur d'un seul être erre le long des murs.  
On dirait qu'au milieu de notre chair commune

Une balle se plante et que la chair suppure.  
Voilà que dans mon lit, malgré mes couvertures,  
Je grelotte. L'enfant de là-haut souffre en moi ;  
Son corps envoie au mien des messagers obscurs,  
Et, comme un défilé obsédant de voitures,  
Ses cauchemars à lui passent sous mon front moite.

*Jamais*

*Je ne pourrai grandir mon unité vivante  
Jusqu'à ce que l'énorme dehors entre en elle.*

On joue du piano, là-bas,  
De l'autre côté de la rue.  
Je devine à tâtons que c'est  
Une jeune fille vêtue  
D'un corsage blanc, d'une jupe  
Bleue, et d'un ruban à la taille.

Elle est seule au chaud de sa chambre.  
Ses yeux voudraient bien être aimés.  
Les notes glissent par les mailles  
Des rideaux, passent la croisée,



Rencontrent des rayons de gaz ;  
Le son me vient sur la clarté,  
Et j'écoute onduler vers moi  
Une musique à flamme jaune.

Ailleurs, sur une cheminée en marbre noir,  
Une pendule tinte entre deux candélabres.  
Un enfant court après son chien dans le couloir.  
Une famille rit autour de la lumière.

J'ai quelque chose de total et d'éphémère ;  
Je me sens à cheval sur des forces. Jamais  
Le vent n'a secoué les branches de mon âme  
Comme ce soir. Et lorsque l'heure sonnera,  
Tout peut-être aura fui de ce vaste bonheur.  
L'espace sue un bruit multiple qui m'étonne.  
Je ne fais pas ce qu'il faudrait. J'ai peur. J'ai tort.  
Il faudrait que je bouge avant qu'il soit trop tard.  
Je suis à l'ancre ; la marée emplit le port ;  
Elle veut m'arracher ; elle croit que je pars.  
Les sifflements des trains gonflent, houlent, me poussent  
Et l'alentour de moi s'exaspère en écume.  
Mais je reste là. Je tremble. Je ne sais plus.  
    Je n'ose pas me mettre debout,  
    Je suis une gerbe de chair veule,  
    Les rythmes crépitent, le temps brûle ;

Pas un geste, pas une parole,  
Rien qu'un tremblement de lèvres pâles.

Servir de bonde à toute la ville  
Et ne pas éclater jusqu'au ciel !

*Rien ne cesse d'être intérieur.*

La rue est plus intime à cause de la brume.  
Autour des becs de gaz l'air tout entier s'allume ;  
Chaque chose a sa part de rayons ; et je vois  
Toute la longue rue exister à la fois.  
Les êtres ont fondu leurs formes et leurs vies,  
Et les âmes se sont doucement asservies.  
Je n'ai jamais été moins libre que ce soir  
Ni moins seul. Le passant, là-bas, sur le trottoir,  
Ce n'est point hors de moi qu'il s'agite et qu'il passe.  
Je crois que lui m'entend si je parle à voix basse,  
Moi qui l'entends penser ; car il n'est pas ailleurs  
Qu'en moi ; ses mouvements me sont intérieurs.  
Et moi je suis en lui. Le même élan nous pousse.  
Chaque geste qu'il fait me donne une secousse.

---

Mon corps est le frémissement de la cité.

Le mystère nouveau cherche à nous ligotter ;  
Ce passant tient à moi par des milliers de cordes ;  
Dans ma chair des crochets s'enfoncent, et la mordent.  
Lui, parmi le brouillard, lève le bras. Soudain  
Quelque chose de très puissant et d'incertain  
Vient soulever mon bras qui se défend à peine.

Je suis l'esclave heureux des hommes dont l'haleine  
Flotte ici. Leur vouloir s'écoule dans mes nerfs ;  
Ce qui est moi commence à fondre. Je me perds.  
Ma pensée, à travers mon crâne, goutte à goutte,  
Filtre, et s'évaporant à mesure, s'ajoute  
Aux émanations des cerveaux fraternels  
Que l'heure épanouit dans les chambres d'hôtels,  
Sur la chaussée, au fond des arrière-boutiques.  
Et le mélange de nos âmes identiques  
Forme un fleuve divin où se mire la nuit.  
Je suis un peu d'unanime qui s'attendrit.  
Je ne sens rien, sinon que la rue est réelle,  
Et que je suis très sûr d'être pensé par elle.

*Je cherche.*

Ce n'est pas en vain que j'ai cherché.

Les boutiquiers assis sur leurs chaises  
Ont tracé dieu le long des maisons.  
Et quand le ciel est devenu sombre  
J'ai vu quelqu'un qui levait mon bras.

J'ai senti l'eau venir sous les rames.

Ma chambre a laissé comme un tamis  
Glisser à moi des forces soumises.  
Le dehors a pensé. J'en suis sûr.  
Il fait divin, il fait clair de lune.



Le train s'est connu dans le tunnel  
Dont l'haleine était pareille à celles  
De l'âne et du bœuf qui étaient là,  
Quand un dieu naquit dans une étable.

De grandes bêtes remuent ;  
Des théâtres, des casernes,  
Des églises et des rues  
Et des villes ;

De grandes bêtes divines  
Inconscientes et nues ;

Qui seront des dieux réels,  
Parce que c'est notre rêve  
Et que nous l'aurons voulu.



*II. — DIEU LE LONG DES MAISONS*



## LA CASERNE

*Les êtres ont fondu leurs formes et leurs vies.*

Le soleil ne peut pas réjouir la caserne.  
Elle souffre. Pourtant on la croirait heureuse ;  
Sa façade regarde l'orient ; auprès,  
La campagne, des bois, des jardins et des champs ;  
Puis l'horizon fourbi par l'aurore.

Les murs crépis de chaux semblent ne recevoir  
Que les plus purs rayons qui soient dans la lumière ;  
Les tuiles rouges donnent un air jeune au toit ;  
La cour, pleine de sable fin, s'épanouit.

Mais la caserne a mal sous sa belle bâtisse.

Il est huit heures du matin. C'est le moment  
Où dans toutes les grandes villes, au lointain,  
Il se fait un heureux ruissellement de corps.  
Car les hommes affluent du pourtour vers le centre.  
Le sommeil isolant ne les disperse plus.  
Une foule fluide enfle les rues ; on entre  
Dans les bureaux et les usines.  
La hâte des passants se reflète aux vitrines ;  
Les omnibus grincent et les cheminées fument ;  
✓ Les hommes sont liés par leurs rythmes confus ;  
Des groupes vifs naissent, pullulent, se transforment.  
Les muscles réveillés consentent d'être forts ;  
La vie se penche et se déverse à plein goulot.

Mais la caserne souffre et regrette la nuit.  
A l'aube, les soldats voulaient dormir encore  
Pour demeurer eux-mêmes, pour garder dans l'ombre  
Leur liberté blottie entre les draps rugueux.

Le clairon, par ses cris haletants, l'a contrainte  
De reprendre son âme unique et douloureuse.  
Sans donner le loisir aux bras de s'étirer,  
Aux cœurs de renvoyer leurs rêves doucement,  
Elle lance au galop en leur fouettant les reins  
Toutes ses forces qui maugréent.



Le repos, le silence et l'amitié de l'ombre,  
Il faut les repousser au dehors, d'un seul coup,  
Car ces impuretés alourdiraient les membres  
Qui ne doivent avoir, jusqu'à la fin du jour,  
Pas un nerf immobile et pas un muscle mou.

Elle se hâte, mais les heures sont des sacs  
Trop étroits, et taillés dans un cuir trop peu souple,  
Pour contenir le tas de mouvements et d'actes  
Dont elle essaye, en s'essoufflant, de les bourrer.

Derrière les murailles  
La campagne végète avec recueillement.  
Les plantes, peu à peu, sûres d'avoir le temps,  
Réalisent leur forme et unissent en elles  
A la joie d'être, qui s'étale comme un lac,  
La joie de devenir qui coule comme un fleuve.

Chaque fois qu'elle jette un regard vers là-bas,  
La caserne agit moins et sent mieux qu'elle souffre.

Des soldats penchés frottent le parquet des chambres ;  
Leur dos se courbature et leurs bras ont des crampes.  
Un qui fut paysan se souvient des prairies  
Et du bruit de la faux dans l'herbe au mois de Juin.

L'homme blond qui descend l'escalier, hors d'haleine,  
Songe à la petite salle d'une mairie  
Sur une place jaune où flânait le soleil ;  
Il écrivait assis dans un fauteuil canné,  
Et le papier luisait tout autour de sa plume  
D'où jaillissait à droite un filet d'ombre bleue.

Les couloirs sont parsemés de boue : il a plu  
Hier, le soir ; et ceux qui balayent s'exténuent ;  
D'autres sur les paliers, accroupis ou debout,  
Ont la sueur au front en râclant des souliers.

Le passant qui atteint le sommet d'une côte  
Et qui, posant le pied sur la pierre suprême,  
La choisit comme socle à son corps solitaire  
Afin qu'il voie et qu'il respire la forêt,  
Résume en lui, pendant une seconde grave,  
La sève, la poussée et le parfum des arbres ;  
Et si, dans les taillis, une branche entravée  
Se relève et craque brusquement ; si des fraises  
Mûrissent, embaumées, à l'abri d'un buisson ;  
Une bribe d'odeur et un duvet de son  
Perdus parmi l'effluve et la rumeur des arbres,  
Courent vers le cerveau grand ouvert du passant  
Où toute la forêt se rassemble et se pense.

Dressée ainsi plus haut que la cime des âmes,  
Sortie avec effort de l'enchevêtrement  
Où se croisent leurs passions ramifiées,  
Et couverte d'inconscient, cette rosée  
Qui lui gouttait dessus quand elle a traversé  
Les sombres épaisseurs de la chair qui s'ignore,  
Gigantesque déjà mais indécise encore,  
La conscience de la caserne,  
Reçoit des cœurs dissimulés entre les choses  
La faible exhalaison que fleure leur essence,  
Et fait asseoir dans un recoin de sa douleur  
Les petites douleurs envoyées par les hommes,  
Pour qu'elles disent en deux mots qui elles sont  
Et quelles plaintes elles portent.

Elle allonge ses doigts à l'épiderme tendre  
Jusqu'aux derniers replis de la matière humaine,  
Comme une main qui chauffe et qui remplit un gant ;  
Et, par places, peureusement, perçoit les chefs  
Comme des grains de plomb éparpillés en elle.

Puis elle n'entend plus les petites douleurs.  
Un grand vent a couvert leur fausset monotone.  
Il se met à crier, le sexe ardent des hommes ;  
Le désir mâle en cage appelle les femelles ;  
Les soldats chantent, vocifèrent, se bousculent,

Violent l'air. Leurs bras cherchent des bras plus mous  
A pétrir. Furieux de n'étreindre jamais  
Que d'autres bras raidis qui ne défaillent pas,  
Et de ne découvrir, autour d'eux, nulle part,  
Les corps blancs qu'il faudrait pour qu'enfin la caserne  
S'apaise, ayant sa chair équilibrée en couples,  
Ils allument un feu de gestes frénétiques ;  
Et jetés sur la flamme comme des cartouches  
Explosent les baisers qui n'ont pas pu servir.

Alors dans le lointain une locomotive  
Enfonce un sifflement au ventre de l'espace.  
C'est le signal de la révolte, l'ordre clair  
Que la force des trains lance aux forces des hommes,  
Pour que, brisant les fils qui les font graviter  
Autour du même centre immobile et haï,  
Elles échappent à ce tournoiement de fronde,  
Transpercent le devoir comme un rond de papier,  
Déploient le vaste essor qu'elles portaient roulé,  
Et s'en aillent  
Par-dessus l'horizon trouver leur horizon.

La caserne voudrait se dissoudre et mourir.  
Un souffle s'insinue à travers elle, passe  
Entre les corps qu'il meut, qu'il disjoint, qu'il soulève.  
L'énorme bloc semble poreux. Toutes les vies

Travaillent à se fuir l'une l'autre. C'était  
Une flotte serrée de navires à voiles ;  
Mais la brise les pousse et les mâts ont craqué,  
Et les navires s'éparpillent sur la mer.

Oh ! Partir. Les soldats trépignent pour partir.  
Leur espoir, se dressant sur la pointe des pieds,  
Tâche d'apercevoir l'heure miraculeuse  
Où la contrainte sera fauchée.  
Et les mains, rudement, soupèsent l'avenir,  
Palpent les mois, comptent les jours. Sur les cloisons  
Elles gravent le nombre en chiffres frémissants.

Par tous ses hommes la caserne veut mourir.

Cette mort-là serait douce comme l'eau pure.  
Se dissoudre soi-même ; être pulvérisée  
Et lancée en débris par la haine de soi,  
Sans qu'un seul élément pleure l'unité morte,  
Sans qu'un individu se cramponne à la joie  
De vivre chaudement au rythme de l'ensemble,  
Et sans que l'unité pleure sa conscience ;  
La belle mort !

Mais ce n'est pas ainsi qu'elle pourra mourir.  
Elle vivra d'abord dans son cercueil plombé.

L'Etat ordonne qu'elle y reste, qu'elle y dure.  
Chaque jour il lui passe un peu de nourriture,  
Et l'emplit de jeunesse neuve chaque année.

Puis, un matin, la guerre.

La caserne, qui ne sait rien,  
Ne saura rien. On lui dira  
De se glisser hors de ses murs,  
De marcher, de suivre une rue,  
Et de monter dans un train noir.

Et plus tard, pas beaucoup plus tard,  
Ne sachant pas où les wagons  
L'auront menée ;  
Ne sachant rien du tout, sinon  
Qu'il faut tuer ;  
S'aplatissant, faisant des bonds,  
Et voulant vivre alors d'un désir forcené,  
Dans la boue et dans la fumée,  
Saignant, rageant, ratatinée,  
Elle ira et sera tuée  
Par les canons.

Et le pressentiment fait reluire les armes ;  
Il étale dessus un enduit de phosphore ;



Les fusils alignés en rayonnent si fort  
Que les soldats, n'y posant plus le bon regard  
Dont on flatte le dos des choses familières,  
Y jettent un coup d'œil qui grince sur l'acier.  
La caserne aperçoit qu'elle est pleine partout  
De fusils, de baïonnettes et de cartouches.  
Il y a des fusils debout aux rateliers,  
Il y en a dans les sous-sols, dans les greniers.  
Voilà ce qui pullule et ce qui germe en elle ;  
La voilà la semence ! Elle connaît son sexe ;  
Elle est féconde. Elle a de quoi créer, portant,  
Comme un ovaire lourd qui palpite et qui s'enfle,  
Des morts futures par milliers après son ventre.

Les trains peuvent siffler. Elle peut oublier.  
Qu'importe ! Elle a sa chair et sa fatalité.  
Il faudra qu'elle tue et qu'elle soit tuée.

## LE THÉÂTRE

*Gigantesque déjà, mais indécise encore.*

La salle est vide encor d'esprit. Les portes claquent.  
Des lampes au plafond brûlent distraitement.  
Le lustre se réchauffe à peine ; les murmures  
Éparpillés ne se fondent pas en rumeur.  
Les femmes qui s'assoient et quittent leurs fourrures  
Pensent et respirent toujours comme dehors.  
Une enveloppe d'air froide et frêle persiste  
Autour d'elles. Leur peau n'a pas senti encore  
L'atmosphère commune où s'abreuvent les bouches,  
Et leur âme est restée en route, près des portes.

Des strapontins grincent. On entre. Un enfant tousse.  
Puis les bruits isolés s'accordent, se pénètrent ;

Une même tiédeur résume tous les souffles ;  
Les parfums ne sont plus séparés des relents ;  
Et les bruits, les odeurs, les moiteurs, les haleines  
S'unissent pour remplir l'espace illuminé.

Le rideau monte ; dans un brusque apaisement  
L'âme totale se recueille avant de naître.  
Des paroles soudain résonnent. Elle est née.  
Des mots, comme les frissons d'un corps au réveil,  
Ondulent, inondant l'air chaud qui s'abandonne  
A la jouissance de leurs caresses fines.

Ils clapotent, se brisent contre les poitrines,  
Et malgré le tissu des robes égoïstes,  
Jettent un poudroïement de pensée irisée  
Et de l'écume ardente aux cœurs qui s'abandonnent.

Les têtes, tous les sens, toute la chair des hommes  
Sont tournés à la fois vers la scène où l'on parle,  
Et leurs regards, ruisseaux innombrables, confluent.  
Ils sont là pour entendre et voir la même chose.  
Les membres et les nerfs et les muscles de tous  
Travaillent à forger la grande joie unique.  
Et l'individuel se dissout. Nul ne pense  
Au petit brin de chair et d'âme qu'il était.  
Piétinant sa douleur, son désir et sa haine,

Sa personne éphémère et son vouloir infime,  
Chaque homme prend l'essor et monte hors de soi.  
L'air de la salle est saturé d'âmes fondues ;  
L'air de la salle est une vie intérieure.  
La salle existe. Elle vivra deux ou trois heures.  
Et ce qu'elle connaît clairement d'elle-même,  
Ce qu'elle écoute au fond de soi, ce qu'elle acclame,  
Ce qui mourra tantôt, avant l'aurore, avant  
Que les bateaux du fleuve exaltent leurs sirènes,  
C'est une voix dans un décor.

Quand la voix est un gémissement, le théâtre  
Se croit triste soudain et désire pleurer ;  
L'air devient tendre car des larmes s'évaporent.

Quand la voix, amoureuse, alanguit ses paroles,  
Toutes les lèvres s'amollissent et s'entr'ouvrent  
Pour baiser doucement l'air qui semble une lèvre.

Parfois des coups subits d'enthousiasme soufflent,  
Qui rebroussent les rangs de bustes inclinés.  
Le théâtre frémit dans son cœur nouveau-né ;  
Joyeux d'être une vie et d'avoir un seul rythme,  
Battant des mains, cognant les cannes au parquet,  
Trépignant, secouant ses âmes en bouquet  
D'où les cris se détachent comme des pétales,  
Le théâtre applaudit sa pensée triomphale.



Ceux qui vont dans la rue, et ceux qui s'emprisonnent  
Avec le feu du poêle et le tic tac de l'heure,  
La porte close, le rideau sur la fenêtre,  
Sont libres presque et sont encore une personne.

Ici, entre les murs qui compriment la foule,  
La ville semble plus présente et plus réelle.

Ailleurs sa conscience est une nébuleuse  
Sans contours, une chose vague, détendue,  
Qu'une fluorescence indique dans le noir.  
Mais au théâtre elle s'agglomère en soleil ;  
Globe immatériel d'un point et d'un instant,  
Centre et total resplendissant de la pénombre.

Or on entend déjà qu'avec de durs soupirs  
La vague humanité force pour être une âme.

Et, plus loin que la ville et que l'humanité,  
L'univers,  
Qui ne sent presque pas ses mondes graviter,

Mais que fait tressaillir en tremblements d'éther  
L'espoir de la vie unanime,  
L'univers, raidissant les tendons de sa chair,  
Pour que, d'abord imperceptible, goutte à goutte,  
La conscience y perle en sueur lumineuse ;  
Et bousculant les astres, boules contre boules,  
Pour que leurs frottements deviennent de l'esprit ;  
A la hâte, sans le savoir, dans l'infini,  
L'univers veut être réel comme la foule  
                  Dans le théâtre.



*De grandes bêtes remuent.*

## I

Ayant tous ses nerfs et tous ses muscles raidis  
Par le vouloir des chefs, comme du linge humide  
Par la gelée ; en rangs si distendus qu'un ordre  
Jeté soudain leur donne un vibration de cordes,  
La compagnie attend au milieu de la cour  
Que le général vienne et la voie.

Elle est fière.

Les plaques, les boutons de cuivre, les courroies  
Ressemblent à des yeux où l'âme se condense  
Et reluit. Le désir de plaire qu'ont ses hommes  
Est sorti de leur cœur naïf ; il va fleurir  
En reflets, par-dessus le métal et le cuir ;  
Ainsi les plantes d'eau par-dessus les étangs.

Elle a peiné depuis l'aurore dans les chambres,  
Broyant, pressant et meurtrissant la cire terne  
Pour en faire jaillir par force une clarté.  
Elle a frotté le cuivre avec des brosses dures,  
Si bien que du soleil en suinte, et se répand  
Comme le sang d'une écorchure.

Elle a tâché de retrouver entre ses doigts  
Les lueurs de la nature, ce qui scintille  
Sur les cailloux, sur les mares, sur le couchant,  
Et les rayons enlacés de toutes les sources  
Où ses hommes ont bu quand ils étaient enfants.

L'illusion d'avoir créé de la lumière  
Selon le rêve de son cœur la rend heureuse ;  
✓ Mais le ciel est resté sombre ; la compagnie  
Qui lève à peine les visages vers la nue,  
Par crainte de briser sa rigide attitude,  
Voudrait qu'une éclaircie apparaisse là-haut,  
Afin que les reflets exultent, pris d'extase  
Devant le jour qui est leur dieu, car ils sont nés  
De lui, car c'est en lui seulement qu'ils existent ;  
Et, dans l'espoir de resplendir quelque moment,  
Moment couvert de joie, sommet couvert de neige  
Sur la chaîne d'efforts longue et triste, elle songe  
A l'idéal vers qui ses bras se sont tendus,

A l'idéal si net et pourtant infini,  
Comme un vitrail au fond de sa pensée obscure,  
Où serait peint, avec de l'or et de l'azur,  
Un firmament semé d'étoiles symétriques.

## II

Il ne bêle pas ; il rampe. Les têtes basses  
Se souviennent de l'herbe et flairent les pavés ;  
Il marche, circulaire, agglutiné, compact ;  
Et tandis que les dos ondulent largement,  
Les pattes oscillent, picotent le sol, butent,  
Selon des rythmes innombrables et légers.

Le troupeau marche, avec ses chiens et son berger.  
Il a peur. Çà et là des réverbères brûlent.  
Il tremble d'être poursuivi par les étoiles.

Un train noir l'a jeté sur le bord de la ville ;  
Et depuis, lentement, il longe le rempart,  
Il longe la chaussée qui mène à l'abattoir.  
Dans la montagne il fut un groupe souverain.  
Sa faim régnait sur la nature ; il était maître  
Des bruyères, des pins naissants, de l'herbe maigre.

Son corps se dilatait pour posséder la lande.  
Lui seul avait plus d'âme que toutes les plantes.  
Entre les deux vallons où dormaient des villages  
Lui seul avait conscience de l'horizon.

Il rampe. Le boulevard désert l'épouvante.  
Il ne s'amuse plus à les faire bondir,  
Ses brebis les plus jeunes, dont les mouvements  
Naguère lui poussaient comme des branches souples.  
Il les comprime au fond de sa chaleur aimante ;  
Et toutes les toisons s'accrochent par leurs boucles.  
Le béliet porte un poids qui lui courbe les cornes,  
Et s'étonne que le berger reste debout.

Le troupeau glisse au bord de la ville ;  
Il coule menu, tiède, gonflé,  
Comme une larme sur une joue.  
La masse humaine qui l'asservit  
Ne l'absorbe pas encore ;  
Il reste encore un peu lui ;

Mais il sent bien que ses forces  
Rencontrent en chemin des forces très puissantes,  
Qui leur parlent d'un air hospitalier, câlin,  
Possesseur, et voudraient les prendre par la main.  
Le troupeau obstiné ne lâche pas son centre,

---

Le nœud de ses impulsions et de ses fluides.  
Il se recroqueville autour, frileusement ;  
Il n'abandonne pas son âme à l'unanime.

Les rues qu'il voit bâillant vers lui pour l'aspirer,  
Les rues goulues n'auront que sa chair en morceaux,  
Quand on l'aura tué tantôt à l'abattoir.

Mais sa petite âme, douce comme la laine,  
Où persiste le vent et le parfum des landes,  
Et la fraîcheur de l'abreuvoir rempli d'étoiles ;  
Le berger et le chien, après qu'il sera mort,  
Viendront la ramasser sur les dalles sanglantes,  
Et la remporteront dans leur corps aux montagnes.

## L'ÉGLISE

*L'illusion d'avoir créé de la lumière.*

Des gens arrivent pour prier dans leur église.

Malgré qu'il se fatigue et commence à branler,  
Le monument sait faire encore une assemblée  
Avec les hommes que déversent les chemins.  
Pendant qu'ils entrent sous le porche, il les tamise ;  
Il ôte doucement à chacun des pensées  
Qu'il ne pourrait pas fondre aussi bien que les autres,  
Et les remplace par d'anciennes qu'ont laissées  
Ceux qui venaient s'asseoir aux messes de jadis.

La foule qui, dehors, piétine le parvis,  
Tient à ses doigts de beaux bouquets d'idées nouvelles ;  
Les rêves d'aujourd'hui se déploient fraîchement  
Sur elle, bleus et roses comme des ombrelles  
Teignant à leur façon la lumière du ciel.

Dedans il n'y a plus de bouquets ni d'ombrelles.

Il y a, plein les bas-côtés et plein la nef,  
Une foule que les piliers connaissent bien ;  
Ils se frôlèrent tant de fois ! Elle a leur âge.  
Et chaque dimanche, l'été, quand le soleil  
Commence de lécher par un bord les vitraux ;  
L'hiver, lorsque les veilleuses se décolorent ;  
Depuis des siècles, elle naît toujours pareille,  
Toujours la même que le dimanche d'avant.

A la file viennent des femmes et des hommes.

Elle naît à la hâte et par toutes les portes.  
Elle grouille un instant, s'ordonne, puis s'apaise ;  
Elle ne semble pas avoir changé de taille ;  
Elle est déjà moulée aux contours des murailles ;  
Les corps, fidèlement, s'appuient aux mêmes chaises.

Voilà qu'elle est renée et que sonnent les cloches.



Mais l'obscur pouvoir  
Qui la ressuscite  
Le septième jour  
De chaque semaine,  
Mollit à la fin  
Comme un vieux ressort.  
Petit à petit  
Elle naît moins loin  
De la mort.  
C'est un groupe  
Epuisé  
Dont la chair  
S'avachit,  
Et l'hiver  
Il a froid  
Sous les voûtes.

| Autrefois,  
| Dans la ville,

| C'était lui le plus grand des êtres unanimes,  
| Et toute la cité se transfusait en lui.  
| Mais maintenant elles ont surgi, les usines,  
| Les jeunes usines !

Elles vivent très fort.

| Elles fument plus haut que ne sonnent les cloches.  
| Elles ne craignent pas de cacher le soleil,  
| Puisqu'elles font du soleil avec leurs machines.

Comme un chien qui sort d'une mare et qui s'ébroue,  
L'usine en frémissant éparpille autour d'elle  
Des gouttes d'énergie qui réveillent la ville.

Lui, le groupe sénile,  
Il ne lui pousse pas  
Un ébouriffement  
De câbles et de fils.  
Nulle électricité  
Ne ruisselle de lui  
Aux maisons innombrables.

Il est faible,  
Calfeutré,  
Recueilli.

Mais il conserve avec orgueil son idée fixe :  
D'autres peuvent gonfler et se ramifier ;  
Ombrager d'une frondaison de forces vertes  
Toutes les maisons ;  
Lui, l'humble groupe, il veut tendrement, cœur à cœur,  
Dire au groupe infini des mots qui lui plairont.  
Car il est sûr qu'une âme est debout sur le monde.  
Il sait que Dieu, d'en haut, sans peine, avec le doigt,  
Mène la meute des puissances naturelles ;  
Que Dieu voit tout, que le regard de ses yeux bons

Enveloppe la forme et pénètre l'essence  
Des choses.

Le groupe en est sûr.

Mais il a peur

Qu'ayant à surveiller tant d'esprits, tant de corps,  
Toutes les bêtes, tous les anges, tous les morts,  
Les villes, les fourmilières et les forêts,  
Et les planètes et les systèmes d'étoiles,  
Dieu n'aperçoive plus le petit auditoire  
Qui écoute la messe à l'ombre des piliers.

Il l'appelle ; il lui fait les signes consacrés.  
Dieu enseigna jadis aux hommes des paroles  
Qui l'obligent d'être attentif et d'exaucer.

Le groupe les chuchote et ne les comprend pas ;  
Mais il sait que le prêtre à l'autel les comprend :  
Le prêtre est le sommet illuminé du groupe.

Sur les murmures qui lui servent de rouleaux  
La commune pensée avance lentement,  
Comme un bateau que les pêcheurs lancent en mer ;  
Et la pensée flotte vers Dieu.

L'enthousiasme des poitrines passe aux murs,  
Et le fluide qui monte aimante le clocher,  
Et le clocher attire Dieu.

Dieu s'approche, Dieu descend ;  
Il n'est plus bien loin ; l'air semble  
Peser plus lourd. Quelque chose  
Presse dessus et le chauffe.  
Le chœur se remplit d'encens  
Pour que Dieu, dès l'arrivée,  
Retrouve ici des nuages  
Pareils à ceux qu'il habite  
Et soit moins dépaycé.

Il est tout près, tout près. On peut lui parler bas,  
Lui dire ce qu'on n'oserait dire à personne.  
On peut lui demander n'importe quoi. Si même  
Dieu refuse, il sera trop bon pour se fâcher.

« Oh ! mon Dieu, s'il vous plaît, guérissez-moi la jambe !  
Du pus en a jailli hier encore. — Mon Dieu,  
Faites que les clients viennent dans ma boutique !  
— Faites-moi découvrir si Jean, mon domestique,  
Me vole ! — Guérissez mes yeux, j'ai mal aux yeux !  
— Corrigez-moi, mon Dieu ! j'ai la rage de boire !  
— Que mon fils n'échoue pas à l'examen, mon Dieu !  
Il est timide. Vous aurez un cierge, un grand.  
— Faites qu'elle devienne amoureuse de moi,  
Je jetterai vingt sous au tronc de saint Antoine.  
— Mon Dieu ! si je trouvais du travail ! — Il me rend

Martyre ; ce n'est pas juste. Faites qu'il meure.

— Mon bon Dieu ! je crois bien que me voilà enceinte ;  
Oh ! faites que l'enfant pourrisse dans mon ventre. »

Et c'est comme un hameau vers l'heure de midi.

On allume le feu dans l'âtre de chaque âme,

Qui jette sa fumée et l'abandonne au vent.

Dieu regarde monter les prières bleuâtres.

Elles sont un parfum qui le charme. Il approche

Encore. La foule se soulève et le touche.

Le désir d'embrasser sert de bras à la foule.

Elle en saisit son Dieu pour l'appliquer contre elle,

Pour être seule à le posséder tout entier.

Ce matin, Dieu, conscience de l'univers,

S'est retiré de l'univers, comme le sang

Des membres d'un taureau que l'on saigne à la tête.

Toute l'âme du monde, tout Dieu est ici ;

Et l'Eglise est le vase heureux qui le recueille.

Dieu ne peut plus penser qu'à la petite foule ;

Les choses qu'elle veut, il faut bien qu'il les veuille

Puisqu'il s'incarne en elle et qu'il devient son souffle.

Alors tenant la certitude  
Mystique, ivre de l'alcool  
Que recèlent les sons de l'orgue,  
La lumière de la rosace  
Et des vitraux ; vêtu d'encens  
Comme d'un sommeil parfumé  
Qui se ploie et qui s'alourdit ;  
Parmi l'hypnose où l'a plongé  
Le magnétisme d'anciens rites,  
Et d'où montent, pareils aux bulles  
Qui traversent les eaux croupies,  
Des souvenirs et des relents  
Et du délire séculaire ;  
Oubliant qu'au delà des murs  
Il y a la ville et la terre,  
Et puis qu'il y a l'infini ;  
Le groupe si vieux, si petit,  
Qui sèche, qui ne vit plus guère,  
Rêve tout haut que Dieu, c'est lui.

## LE CAFÉ

*Dieu le long des maisons.*

Il vécut tout l'hiver entre les glaces pâles  
    Qui le multipliaient,  
Tant qu'il s'habituaît à penser l'univers  
    Jusqu'aux étoiles

Comme son corps à lui qui ne finirait plus.

Et pendant que la pluie obstinément tuait  
    La rue à coups d'aiguilles,  
Pour la rendre plus irréelle que la nuit  
    Et la nature ;



Il buvait des liqueurs en agitant des cartes ;  
Ses doigts croyaient tenir de grandes aventures,  
Et l'odeur du hasard remué lui donnait  
Une ivresse légère où s'égarait le temps.

Mais le mois d'Avril est venu ; les vitres fondent ;  
Dehors le soir est tiède, et le vent continue  
La respiration des poitrines tranquilles.  
Le café, confiant, s'abandonne au trottoir ;  
Il est pareil à ceux qui, sentant leur lit froid,  
Se sont pelotonnés sur le bord, dans un creux,  
Comme s'ils avaient peur,  
Puis qui dépliant l'un après l'autre, lentement,  
Tous leurs membres surpris de ne plus frissonner.

Ce qu'il a de plus neuf et de plus chaleureux  
Bourgeonne hors des portes ;  
Les jeunes gens, les femmes en corsage bleu,  
Tous les corps où la chair se dépêche de naître,  
Font de fraîches couronnes  
Que les chaises d'osier pressent autour des tables.

Et la foule se creuse à frôler ces grosseurs  
D'où le printemps intérieur suinte en désirs.

Le café sait courber les rythmes qui le gênent,  
Comme un enfant qui plie un jonc sur son genou.

Il soumet le trottoir à sa présence calme,  
Et regarde la rue, ayant plus d'âme qu'elle.

Rêveur, le dos bombé, comme un chat devant l'âtre,  
Il veut rester vivant pour jouir et connaître.

Il sourit, satisfait qu'il existe des rues.  
Et c'est tout leur effort qui devient son sourire ;

Toutes leurs secousses, leurs arrêts, leurs détentes,  
Toutes leurs forces, flambant soudain, puis éteintes,

Toutes leurs torsions craquantes de vertèbres,  
Tout leur devenir qui devient son équilibre.

## LA VILLE

*Il se fait un joyeux ruissellement de corps.*

« Mes fumées cambrent leur poitrail bleu,  
Secouent la tête, tournent leur torse,  
Piétinent les cheminées, se cabrent  
Dans un désir brutal de galop.  
Il a plu tout à l'heure. Les arbres,  
Les toits, les trottoirs ont un peu d'eau  
Où le soleil fond comme du miel.  
Les paratonnerres inégaux  
Déchargent soudain contre l'aurore  
Ma plus jeune volonté de ville.  
Il me semble qu'au fond de mes rues

Les passants courent du même sens,  
Et, dénouant les carrefours neutres,  
Redressent les boulevards tordus ;  
Pour que, de moins en moins divergentes,  
Malgré les murs, malgré les charpentes,  
Les innombrables forces confluent,  
Et que brusquement l'élan total  
Mette en marche toutes les maisons.

La ville va bouger, ce matin.  
Elle va s'arracher à la terre,  
Déraciner ses fondations,  
Les dépêtrer de la glaise grasse ;

Emporter les pierres dans la chair ;  
Grouiller comme les bêtes ; couvrir  
L'espace de ses rampements lourds ;  
Brandissant des tours, gonflant des foules  
Sous les nuages multicolores ;  
Et puis partir vers cette mer qui est au nord.

---

*Une chose vague, détrempée.*

« Loin de moi lentement s'en va un jour d'Avril ;  
La terre tourne et montre au soleil d'autres villes  
Dont les clochers illuminés sonnent de joie.

L'ombre frotte ma face mauve et la rudoie.  
Et sur mes toits de zinc, avant que je m'endorme,  
Le clair de lune doux coule comme des larmes.

Pendant les heures de travail et de clarté,  
Je n'avais pas le temps de songer à ma vie.  
Sous l'action tombant en rafales de pluie  
Les rêves ne savaient plus guère où s'abriter.

Maintenant qu'elles voient les étoiles, là-haut,  
Les jeunes filles s'approchent des pianos.  
Le crépuscule en moi devient des mélodies.  
Je fais rouler moins fort mes voitures. J'écoute  
Dialoguer les cœurs avec les violons.  
Et toute une rosée de musique se pose  
Avec grâce et lenteur sur mon feuillage d'âmes.  
Je pense davantage aux hommes qui trépassent.  
Il n'y a plus de vent pour gonfler mes drapeaux.

Tandis que les dîners s'apprêtent aux cuisines  
Où des regrets du jour attendrissent les cuivres,  
Où le regret des champs attendrit les servantes ;  
Près des vitres, levant les rideaux, les vieillards  
Cherchent des souvenirs pour mieux aimer le soir.

La lourdeur de la nuit courbe le front des bêtes ;  
Les enfants cessent de jouer, et les poètes  
Méditent sur la mort et voudraient croire à Dieu.

Voici que flambent les lumières, et que sonne  
L'heure. Chaque atelier se pulvérise en hommes.  
Les tramways frémissants et les trains de banlieue  
Emportent des paquets de corps qu'ils éparpillent.

Je sens au fond de moi renaître les familles.  
Il semble que mes murs deviennent plus épais

Atin de séparer les hommes par des pierres ;  
Et j'ai froid, comme si mon cœur se morcelait.

Le repas achevé, je recommence d'être ;  
Car on ouvre à la fois des milliers de fenêtres,  
Où s'accourent, malgré la fraîcheur, ceux que charme  
L'illusion d'espoir qui persiste au couchant.

Une fraternité rejoint les cœurs dans l'ombre,  
Et fait se rencontrer les regards.

#### Des fillettes

Autour du bec de gaz aimé dansent la ronde.  
Les têtes que l'on penche aux maisons opposées  
Enlacent les meilleurs rayons de leurs pensées.  
Je suis mélancoliquement. Ma brume est tendre.  
Le cri des trains me donne un désir de m'étendre.  
Du vent.

Les amoureux se mettent aux croisées. »



*Pendant les heures de travail et de clarté.*

Le soleil passe au bout de la rue. On dirait  
Qu'il vient d'avoir vingt ans et qu'il aime la ville.  
Les murs ne sont plus noirs dans sa clarté. La joie  
N'étonne plus et semble une fleur naturelle.

Dix heures du matin. L'horloge a dû le dire,  
Mais la ville est distraite et n'a pas écouté.

Les heures du matin ont le timbre plus clair,  
Et leur parfum pulvérisé rafraîchit l'air.  
On se rappelle l'aube encore. Les fumées  
Sont moins âcres et plus semblables à l'azur  
Que vers la fin de la journée.

Les bras et les cerveaux ne sont pas fatigués ;

L'effort est jeune ; la chair molle de printemps ;  
On espère ; et, poussé par une vague brise,  
Le temps monte joyeux la pente de midi.  
Soudain la ville sent que son cœur s'attédie.  
Une paresse heureuse alanguit les maisons ;  
Et l'orgue chante près d'une porte cochère.  
L'orgue de barbarie est la mémoire tendre  
Et doucement sentimentale de la ville.  
Elle y serra jadis ses rêves les plus chers,  
Ses frissons, les désirs qui naissent en Avril,  
Et même le regret qu'elle a, le soir, de vivre.

Aussi, quand le soleil lui donne des langueurs,  
Et tandis que, là-bas, derrière les collines,  
Les champs illuminés font crier leurs cigales ;  
Les forêts leurs oiseaux et leurs branches ; la ville  
Qui n'a pas de forêts et n'a pas de cigales  
Veut bien que son passé rêve entre ses machines.

L'orgue est le souvenir nasillard et mineur  
Des fêtes, des lampions pendus aux marronniers,  
Des orchestres sous les tentures tricolores,  
Et des bals clairs sous les étoiles de Juillet.

La ville écoute les mirlitons de naguère,  
Et, respirant le son des vieilles mi-carêmes,

Elle éprouve un léger tremblement dans ses hommes.  
Les chevaux vont moins vite et butent. Les courroies  
Des usines appuient moins fort sur les poulies.  
Le passé rend humide et molle l'énergie,  
Et l'on n'a plus envie, autant, de travailler.

Mais le dernier refrain s'évapore déjà ;  
La volonté d'agir souffle comme un vent froid ;  
Le rythme dur des fabriques se précipite ;  
Le présent vibre dans les volants qui tournoient,  
Vibre dans les cerveaux qui pensent à la hâte.  
Et, du jadis, bientôt, il ne reste, jetée  
A longs plis sur les toits,  
Que la vaste mélancolie d'avoir été.

*La ville  
Qui n'a pas de forêts et n'a pas de cigales.*

Lorsque la ville est triste et qu'elle sent pleurer  
Plus d'hommes dans son cœur que les jours ordinaires,  
Quand les camelots gèlent aux portes cochères,  
Quand les fers des chevaux glissent sur les pavés,  
Quand, par petits coups, les pelles des cimetières  
Sapant sa grande joie tâchent de l'effondrer ;  
La ville fait semblant d'être joyeuse, et chante.  
Elle crie au soleil : « Vois, je suis bien contente ;  
Je me fatigue, j'ai sué tout ce brouillard ;  
Mais j'épargne du temps et des forces pour rire. »

De sa voix populeuse elle se met à dire  
Une chanson qu'un de ses hommes a trouvée  
En regardant un soir la lune se lever.  
Un air naïf, une très pauvre mélodie,

Juste de quoi souffler sur la chair refroidie  
Une gaité pareille à l'haleine d'Avril.  
Car le cœur de la ville est un cœur puéril ;  
La ville a la candeur d'une petite fille.

Quelques notes en habit simple qui sautillent,  
Et reprennent leur danse autant de fois qu'on veut ;  
Une brave chanson, sans parure, en cheveux,  
Et la ville est heureuse et joue à la poupée.

Pendant une semaine elle reste occupée  
A ranger dans son cœur la chanson qui lui plaît.  
La ville est gauche, elle se trompe de couplet,  
Tord les sons par mégarde et casse la mesure.

Mais elle recommence ; et, quand elle est bien sûre  
De la tenir, dans sa mémoire, emprisonnée,  
La ville chante sa chanson toute l'année.

### *III. — DYNAMISME*





*Le présent vibre.*

En haut du boulevard le crépuscule humain  
Se cristallise en arc électrique. Un bruit mince  
Frétille. Le courant, qui s'acharne à passer  
Et s'accroche aux buissons des molécules, saigne.  
Les frissons de l'éther partent en trépignant.  
La foule du trottoir a repris confiance.  
L'ombre appelait les cœurs et les menait danser  
Sur des airs de chansons alanguis ou obscènes,  
Loin, dans la solitude et dans le souvenir.  
Or, la lumière trace une piste de cirque ;  
Les rythmes un instant y tournent, subjugués ;  
Les âmes qu'on cachait tantôt, on les dégaîne  
Pour tremper leurs tranchants parallèles et nus  
Dans la clarté.

Mais, au fond des corps, les cellules  
Sentent de merveilleux effluves onduler

Vers elles. L'arc, crépitant de fougue solaire,  
Darde en chacune le désir d'être un héros.  
Des rayons qu'on ne voit pas vibrent, clairs rauques.  
L'unité de la chair commence de craquer ;  
Les globules captifs ragent comme des guêpes  
Dans une toile d'araignée, et l'air est plein  
De libertés que nouent de nouvelles étreintes.  
La lueur aide un arbre à vouloir le printemps.  
Dans les chairs, les cerveaux pensent moins ; et les branches  
Souhaitent moins une âme et tâchent de grandir.  
L'esprit cède sa force à l'influx électrique.  
La rue est résolue à jouir, tout à coup ;  
Au coin des carrefours il se caille des couples ;  
Les germes bougent. Des hommes vont s'attabler  
Aux tavernes en petits groupes circulaires.  
La foule rêve d'être un village au soleil.

*Des rayons qu'on ne voit pas.*

Le moteur vit d'explosions obéissantes ;  
Les atomes des gaz se battent en chantant ;  
Leurs groupes meurent et naissent. Le métal tremble.  
Chaque dent des engrenages est un tremplin  
D'où la force prend son élan, les jambes jointes ;  
Et celui qui conduit la voiture a vingt ans.  
Il jouit qu'elle morde à pleines roues les pentes,  
Et fasse rejaillir de l'espace alentour.  
Les gens qui sont dans la voiture, coude à coude,  
Baignés par la vitesse y perdent leur lourdeur.  
Ils existent plus ardemment que tout à l'heure ;  
Ils absorbent avec leurs têtes et leurs reins  
Et changent en désir de puissance et d'étreinte  
Toute la force insoumise qui fait grincer  
Les essieux, donne des spasmes aux ressorts maigres,

Echauffe le piston, dilate les écrous,  
Et qui bouscule l'air d'ondulations troubles.  
Un enfant, dans le coin, voudrait un établi  
Où pendraient des maillets, des rabots et des limes,  
Pour se construire un char avec un gros timon.  
Une femme se hait de ne pas être blonde :  
« C'est à cause de mes cheveux et de mon teint  
Qu'il m'a quittée ». Un homme ayant besoin de vaincre  
Serre pour qu'elle casse une canne en bois creux.  
Le long du trottoir froid, les passants se calfeutrent  
Dans un terrier d'habits dont ils ferment les trous.  
Mais ils ont vu courir la voiture farouche ;  
Ils se redressent tous, comme un gazon couché  
Qu'on arrose.

Les boutiquiers quittent leur chaise,  
Et viennent jusqu'au seuil attendre, bras croisés,  
Que la cohue entre chez eux ses pointes grêles,  
Happe la marchandise et distille de l'or.  
Puis l'effluve, embrassant les nouveau-nés qui dorment,  
Les fait rêver qu'on les caresse et qu'on leur met  
Du soleil sur les yeux et du lait sur les lèvres.  
Dans sa cage un serin chante ainsi qu'en Avril.  
Sous le plafond couleur d'infini, deux familles  
Causent, âmes en rond comme des peupliers ;  
La douceur d'être tant les joint comme du lierre ;  
Entre eux l'amitié stagne en petit lac heureux.  
Le souffle du moteur leur arrache des feuilles ;

---

Quelque chose d'eux tous s'envole en tournoyant,  
Perce les portes et les murs, se faufile entre  
Les éléments, se cogne aux atomes ventrus,  
Les pousse avec effort, et s'exténue, et sue  
Un frisson qui n'est pas encore une lueur.  
Et l'esprit redevient de la force onduleuse  
Qui se perd dans le sifflement d'un remorqueur.

*Malgré les murs, malgré les charpentes,  
Les forces...*

Un enfant qui jouait au milieu de la rue  
A brandi son bâton de cerceau tout à coup.  
Par derrière, un cheval venait au petit trot ;  
Ses prunelles, blotties dans l'ombre des œillères,  
Ont aperçu le geste ; et les crins de son cou  
Bougent comme les blés sous le vent ; les naseaux  
S'écartent ; les jarrets se raidissent un peu ;  
Les fers plus appuyés chauffent le pavé bleu ;  
Le fiacre souplement bondit sur ses ressorts  
Et recule. Un cocher qui suivait crispe alors  
Ses mains aux guides, puis tire dessus. La bête  
Cède au mors arrondi qui lui râcle les dents,  
Et soulève la tête en gonflant le poitrail.

Les voitures, les attelages à la file,  
Ont un sursaut dans leurs muscles et leur ferraille ;

Les freins d'automobile empoignent les moyeux  
Qui gémissent comme des gorges étranglées,  
La roue d'un camion heurte une palissade.  
Dans la tranchée un ouvrier a peur. Sa pioche  
Dévie et cogne un tuyau noir gluant de glaise.  
Le bruit du choc galope à travers l'eau qui marche.  
Les microbes grouillant le long de l'eau tournoient ;  
Et les atomes se cabrent le long du fer.

Des hommes qui voulaient passer le carrefour  
S'arrêtent en sentant le hoquet de la rue ;  
La foule du trottoir réagit, comme un train  
Quand la machine stoppe et quand les wagons noirs  
Broient leur élan contre les ressorts des tampons.  
Les rythmes, un instant comprimés dans les corps,  
S'échappent en désir de lutte par les âmes  
Qui rêvent brusquement d'éventrer la contrainte  
Et de fuir au travers comme un coup de canon.

La fureur de la foule ondule dans l'espace.  
Un homme qui lisait près de sa lampe, en haut  
D'une maison, reçoit le frisson au cerveau ;  
Et soudain, relevant les yeux vers la croisée,



Cherchant le ciel nocturne au delà des rideaux,  
Il brave le réel qui devient dans cette ombre ;  
Et, les deux poings tendus, il jouit d'imposer  
Brutalement la forme de l'esprit au monde.

## DIMANCHE

*Le cri des trains me donne un désir de m'étendre.*

Le Dimanche, dès le matin,  
Lorsque la ville, réveillée,

Du geste dont la femme  
Empoigne et tord ensemble  
Ses cheveux qui flottaient la nuit sur l'oreiller,

Refait hâtivement  
L'unité de son âme  
Que le sommeil a tout ébouriffée en rêves ;

Et lorsque par ses fenêtres  
Elle a bu l'aube et l'aurore,  
Infusions de lumière  
Qui surexcitent l'espoir ;

Elle ne songe plus comme les autres jours  
A concentrer sa vie en groupes énergiques ;  
Il lui semble qu'elle est trop intense et trop lourde.  
Ses forces, qui se nouaient pendant la semaine  
Comme un paquet de vers de terre enchevêtrés,  
Ses forces, maintenant, il leur pousse des ailes ;  
Elles sont des alouettes, que le soleil  
Rend folles, et qui montent vers lui en chantant.

La ville aurait envie de jaillir comme un feu  
D'artifice, un grand peuple insurgé d'étincelles.  
Elle voudrait lâcher des milliers de ballons  
Qui porteraient tous ses hommes dans leurs nacelles  
Elle voudrait se dilater sans se dissoudre,  
Mêler à ses maisons de l'espace et du vent,  
Faire couler le ciel dans ses rues élargies,  
Rester une et devenir illimitée ; être  
L'éponge qui ne crève pas d'avoir pompé  
L'infini.



La ville ne s'amasse plus  
En flaques d'âme qui clapotent  
Et que rejoignent des rigoles.

Il se forme un seul lac qui monte, qui déferle,  
Où le même désir pousse de larges houles.

Les groupes éreintés sommeillent pour un jour.

Les magasins, les ateliers,  
Les casernes et les bureaux  
Ont le bonheur rafraîchissant  
D'éparpiller leur corps que l'action contracte,  
De le fondre dans la cadence du Dimanche,  
Et de mourir noyés par une vie totale.

Les familles rient ;  
Elles croient renaître,  
Puisque, pour un jour,  
Les êtres de proie :

Le bureau, l'école  
Et l'usine noire,  
Se sont assoupis.

Le père est là, près de la mère et des petits.  
Les familles ont le tiède espoir d'exister ;  
Mais elles vont s'évanouir, elles aussi ;  
Il fait soleil ; elles n'allument pas les lampes  
Dont les rayons gluants rejoignent les cerveaux.  
Elles ont revêtu leurs habits les plus beaux ;  
Et, vite fatiguées d'avoir la conscience,  
Elles aiment bien mieux sortir et disparaître.

Dehors la rue a faim et vide les maisons  
Comme l'on vide un os en aspirant la moelle.



Elles ne renaîtront pas, les familles.  
La ville, aujourd'hui, a besoin d'un rythme  
Qui la tienne et l'ordonne entièrement.  
Il le faudrait souple et pourtant solide :  
Un fil de fer qui traverse les âmes  
Comme les perles d'un ample collier.

La ville tâtonne, s'obstine ;  
Elle réussit à lier  
Les corps en masses plus compactes,  
D'où montent des touffes d'idées  
Qui ont la corolle plus large  
Que les idées quotidiennes.

Ainsi, pareils au tas de sable  
Qu'avec leurs pelles en bois blanc  
Les enfants des squares façonnent,  
Et qu'ils rêvent d'exhausser démesurément,  
Les églises, les parcs, les musées, les théâtres,  
Tous les morceaux de dieu peinent pour être grands.

La ville médite par eux.  
En semaine elle a trop d'ouvrage,  
Elle pense comme elle peut.  
Mais le Dimanche elle a le temps de réfléchir ;  
Elle se dit : « Qu'est-ce que c'est que l'univers ?  
A quoi ressemble-t-il, celui qui le gouverne ?  
Si le monde n'était qu'une ville infinie ? »

Puis, elle a des regrets tendres, plein ses musées ;  
Elle y trouve des souvenirs de sa jeunesse :  
Ce qu'elle aima jadis et ce qu'elle rêva,  
Alors qu'elle n'avait que trois ou quatre siècles.

Elle y respire aussi les relents plus lointains,  
La vague hérédité des villes, ses aïeules.  
Les tableaux où l'on voit des arbres et des champs  
La font songer à l'au-delà de sa naissance,  
Songer sans le savoir aux premiers de sa race,  
Premiers hameaux, huttes en cercle sous les branches,  
Dans une clairière, avant l'histoire.



Elle ne veut pas d'idées fixes ;  
Ses groupes aujourd'hui ne sont  
Que des accords qui se bousculent  
Et qui se déforment l'un l'autre.  
Aucun ne vibre isolément ;  
Ce n'est pas en eux qu'ils existent ;  
Ils sont faits de souples destins  
Qui courent, évoluent et s'approchent parfois,  
Chantent ensemble, se prolongent et s'enfuient,  
Après qu'ils ont noué fragilement leurs doigts.

Toute la ville est une musique de foule.

Il y a des encombrements aux carrefours ;  
Le pavé jette un son plus clair que d'ordinaire ;



Il est frôlé par tant de voitures légères,  
Et tant de camions aux roues brutales dorment,  
Brancards levés, jusqu'à demain, dans les hangars

Comme une épaisseur d'huile diaphane,  
La foule reluit et va lentement.  
Les yeux d'hommes cherchent les yeux de femmes ;  
Ils ont une seconde pour lancer  
Un pont de regards entre les pensées.  
Les petits garçons étirent le cou,  
S'accrochent aux jupes, sautent en l'air.  
Ah ! s'ils pouvaient voir ce que voit leur père,  
Ne pas être au fond de la multitude !  
S'ils pouvaient porter tout en haut leur front !  
Ah ! s'ils pouvaient grandir plus vite le Dimanche.



La foule traîne une écume d'ombrelles blanches,  
Grosses bulles de soie qu'elle gonfle en bouillant.  
Les murs accoutumés ne la contiennent pas.  
Elle bat ses parois pour déborder à l'aise,  
Avec le bruissement touffu de la vapeur  
Quand les locomotives sifflent largement.

Alors les avenues qui percent les remparts,  
Et touchent la banlieue en dirigeant vers elle  
Leurs arbres, leurs poteaux et leurs maisons éparses,  
Sont pleines de passants qui partent côte à côte  
Comme des mots dans un soupir indéfini.

Ils vont du même sens ; leurs gestes font un seul  
Mouvement qui se propage, qui s'amplifie,  
Rien qu'un seul mouvement qui les ébranle tous,  
Rien qu'une expansion de masse réjouie,  
Rien qu'un fleuve de force où s'abreuvent les rythmes.  
Il se transforme en eux ; il s'alourdit, s'allonge ;  
Il est l'allure des vieilles gens, et des mères  
Qui poussent la voiture de leur nouveau-né.  
Puis il devient le pas vif des adolescents ;  
La course des enfants derrière les cerceaux ;  
Il est le tournoiement des roues de bicyclettes ;  
Il devient la pulsation vertigineuse  
Des automobiles qui violentent la route,  
La crèvent et lui font saigner de la poussière.

La ville ne s'apaise pas ;  
Son désir l'excite toujours ;  
Elle souffre comme un amour  
Qui, voulant jaillir en baisers,  
Se plaindrait des lèvres trop lentes.

Il ne lui suffit pas encore  
Que ses portes répandent sans hâte des foules.  
Mais son cœur gonfle tant, que, sous la pression,  
Un peuple surchauffé s'engorge dans les gares.  
Ce qu'il lâche d'espoir et de joie explosibles,  
Lance à chaque minute un train vers l'horizon.  
On dirait que la ville arrache à ses maisons  
Un peu de multitude ;  
Qu'elle en bourre un canon immense ; puis envoie  
Voler la charge au loin dans un sifflement rude,  
Puis recommence.



La grande ville s'évapore,  
Et pleut à verse sur la plaine  
    Qu'elle sature ;  
La campagne alentour n'est plus  
Que de la ville diluée  
    Dans la nature.

Entre les champs d'avoine et les prés de luzerne ;  
Entre les potagers bordés de claires-voies,  
Et les jardins dont le soleil aime les murs ;

Par les chemins pierreux que les haies rapetissent ;  
A travers le sommeil enchevêtré des bois ;

La ville filtre, s'insinue,  
Glisse, serpente, se hasarde,  
En des ruissellements ténus  
Et fragiles.

Ils sont assez forts pour dissoudre  
Une conscience diaphane,  
Guère plus solide qu'un souffle,  
Qui palpitait d'un arbre à l'autre  
Et de la forêt aux prairies  
Comme une toile d'araignée.

La campagne a cédé son âme  
Et ne perçoit plus même un peu  
Qu'elle vit ; elle n'est plus soi ;  
Elle n'est rien jusqu'à trois lieues  
Qu'une pensée voluptueuse de la ville,  
Et qu'un frais épanouissement de sa chair.

Les villages, les bourgs à la ronde, jouissent  
Qu'une telle poussée de corps et de machines  
Vienne ardemment vers eux comme une convoitise ;  
Et que celle qui fait l'orgueil de leur espèce,  
Celle dont le poids empêche toute une plaine

De respirer,  
Flairant depuis là-bas un relent fraternel,  
Par une effusion qui semble de l'amour,  
Passe à travers les champs et les feuillages pour  
Saisir leur unité plus jeune dans la sienne.



Des bateaux se promènent sur le fleuve ;  
Glissant d'une vague à l'autre ils ajoutent  
Aux lenteurs de l'eau la vitesse humaine.  
Mais le rythme de leur machine est doux ;  
Elle ne fait qu'un bruit enseveli :  
Ronron de rouet et tic-tac d'horloge.  
Comme dans un lit ou dans un hamac  
La foule en bateau se berce et somnole.



Et lorsque chaque vaste élan  
A dilaté sa part de ville,  
Vers le bout naissent, par endroits,  
Des groupes en formes de fruits.

Aux pentes des collines  
Les auberges palpitent  
D'habitants éphémères.  
Ils ont les pieds meurtris  
D'avoir foulé la route,  
Et les lèvres amères  
De l'avoir respirée.  
Leurs coudes qui se touchent  
Enchaînent là des vies  
Bonnes et fatiguées.

Il est doux, lorsqu'on a  
Soif ensemble, de boire  
A des verres rangés  
Autour d'un même pot ;  
Et de garder dans l'œil,  
Tous, l'image pareille  
D'une table en bois peint  
Qu'ombrage un chèvrefeuille.



Quelque part un étang est caché sous les arbres ;  
Il a choisi jadis un vallon recourbé  
Pour mieux s'y arrondir et moins se laisser voir.

Les talus de gazon lui servent de collier  
Et les sapins du bord lui servent d'horizon.  
Le ciel qu'il aperçoit n'est pas plus grand que lui.  
Le rêve végétal s'y croyait à l'abri,  
Mais la ville arrive dessus d'un dernier bond.

Les promeneurs s'asseoient dans l'herbe, près de l'eau  
Qu'ils atteignent avec leurs jambes étendues.  
Ils grignotent le pain, les gâteaux, les oranges,  
Et boivent le vin tiède apportés de là-bas,  
Parmi la vision des boutiques lointaines.

L'étang se tait. Un journal qu'on déploie exhale  
Une rumeur de multitudes et de rues.  
Des femmes disent : « Nous sommes bien. Il fait beau ».  
Un enfant attendri par la forme des branches  
Voudrait sentir l'odeur de celles qui sont haut.

Les couples vont, avec leurs amoureuses blanches.  
Le vent souffle, heurtant des rires à des branches.



Quand le soleil aura descendu sans secousses  
Comme un ballon captif dont le câble s'enroule ;



Et que, de l'est plus gris à l'occident plus rouge  
Viendra la nuit qui rassure les solitudes  
Et désagrège les consciences totales,  
En donnant à chacun l'audace d'être soi ;  
Et que les éléments échappés aux ensembles  
Auront pris leur vol sourd de hiboux par le soir ;  
La ville prudemment ramènera ses hommes  
Dans sa clarté, dans sa chaleur, entre ses murs.  
Mais les foules longtemps encore garderont  
A leurs plis un parfum de nature écrasée,  
Avec un reste imperceptible de lointain.

Hélas ! avoir été si grande, une journée !  
Avoir eu dans son corps des champs, des bois de pins,  
Puis se ratatiner comme une chose morte !  
Rentrer ses trains l'un après l'autre ! Avoir des portes !  
Et tendre vainement vers le ciel des fumées !

## LE GROUPE CONTRE LA VILLE

*Les rues goulues n'auront que sa chair en morceaux.*

Le cortège noir  
S'en va lentement  
Vers le cimetière.

Il a dépassé  
Les murs de la ville.  
Point de pavés durs,  
Mais du sable, qui  
Grogne et qui renâcle  
Quand les pieds le broient ;

Et de la lumière  
Qu'on foule sans bruit.

Le cortège est grand.

Mille corps, plus de mille corps ont fait le sien.  
Quand il a commencé de franchir la barrière,  
C'était comme un bourgeon, et puis comme une branche ;  
Puis le prolongement pointé vers la campagne  
S'est détaché, homme par homme, du rempart,  
Et s'étire laissant des bribes.

Il échappe enfin  
Aux rues étriquées  
Qui le resserraient  
Jusqu'à le meurtrir.  
Son corps aplati  
Sur toute la voie  
Avale en rampant  
Des morceaux d'espace  
Qui le surexcitent.  
Il jouit d'avoir  
La route, élastique  
Et chaude, sous lui :  
Vague enivrement  
Du chien qui se baigne  
Dans la poussière.

En avant des hommes

Le corbillard.

Le rythme sort de lui comme un rayonnement ;

Autour de lui la multitude, incohérente

Naguère, est devenue un ensemble vivant,

Car c'est le corbillard qui porte le cadavre.

Le cadavre sans âme et qui va se dissoudre,

Où rien n'impose plus à la chair d'être toute,

Où les vers sont entrés et rampent en émeutes,

Le mort, a pu créer la forme d'une foule.

Il est le père ;

il est le chef ;

Et lui, chose putride au prisme de sa bière,

Il vient de lui pousser en guise de crinière

Cinq cents mètres de vie.

Le cortège, qui se termine par le mort

D'un bout, est résistant comme un bâton ferré.

Rien ne le fait dévier ; rien ne le tord.

Et les camions durs s'écartent.

Personne n'osera lui barrer le chemin

Tant qu'on verra le corbillard marcher en tête.

Il soulève un léger nuage de respect.

Ceux qui l'ont pénétré se transforment soudain.

Les petites filles qui se plaisent à rire

Ne rient plus. Les garçons qui voudraient se mouvoir,  
Trouvant le défilé trop peu vif pour le suivre  
Et trop majestueux pour s'y mêler, s'arrêtent.



Il jouit de l'émoi fugitif qu'ont les rues  
Lorsqu'il surgit, passant qu'elles n'attendaient pas.  
Les saluts qu'il reçoit caressent tous ses hommes  
Et dérivent à la surface de son âme  
Comme des fleurs qu'on jette aux vagues.

Le cortège aime un peu son mort et songe à lui.  
On parle de ce qu'il a fait ;  
On dit qu'il était vieux, mais fort,  
Qu'il travaillait trop, qu'il toussait,  
Qu'il a pris froid un jour de pluie,  
Et qu'il est resté bon jusqu'au dernier soupir.

Le groupe dit ce que le mort dans l'univers  
A vu, ce qu'il a remué, puis découvert,  
En grattant avec ses ongles les apparences ;  
Il dit son front suant et ses mains écorchées  
Quand il maîtrisait le réel pour l'atteler  
A sa doctrine.

Comme un enfant qui joue à rajuster ensemble  
Des fragments de potiche,  
Lui, ressoude l'esprit émietté de son mort,  
Et tâche d'y verser de nouveau la pensée.

L'âme a péri dans l'homme et renaît dans le groupe  
Plus robuste qu'avant ;  
Elle serre comme une croûte entre ses dents  
Une seule idée.

Elle sait que l'état, obstrué d'injustices,  
Souffre, car il n'est pas unanime et divin ;  
Le cortège a juré de ne pas vivre en vain,  
Et rêve obscurément que ce soit par ses mains  
Que l'ordre s'accomplisse.

Il garde sa vigueur  
Encore comprimée,  
Comme une automobile  
Qu'on fait marcher au pas,  
Et qui ne laisse fuir  
Que des brins de fumée,  
Mais qui tremble dans ses cylindres et ses plaques,  
Et couve tant de rage au fond de son moteur  
Qu'on a peur  
Qu'elle en craque.



Le cimetière vide éponge cette flaque  
D'hommes vivants et s'imprègne de leur chaleur.  
S'effilant au long  
D'étroites allées,  
Et couvrant de crêpe  
Toutes ses rumeurs,  
Le cortège contemple avec étonnement  
Les vitres sans lueurs, les toits sans cheminées,  
Ce squelette de ville aux maisons décharnées,  
Et cet amas d'isolements.

Il n'entend rien vibrer, il n'entend rien brûler,  
Ni cœurs, ni chaudières d'usines.  
Les cadavres sont là, solitaires, sous clef,  
Egoïstes néants qui n'ont rien à mêler  
Que leur vermine.

La rue, ailleurs féconde, être réel, grouillant,  
Qui a du sang, qui a des muscles,  
N'est plus ici qu'une forme de sable blanc  
Entre des aspects d'arbustes.



Les innombrables morts ne sont pas une foule ;  
Ils ne sont rien chacun ; il ne sont rien eux tous ;  
Il n'y a pas de vent ni de vague qui roule  
Leurs pauvres éléments dissous.

Le cortège, sentant grandir la jouissance  
D'exister plus dans tous ses hommes à la fois,  
Emu d'orgueil et de miséricorde, voit  
Le cimetière qui n'a pas de conscience.



Béant, un caveau souffle une fraîcheur de cloître ;  
Pour doubler sa présence au suprême moment,  
Le défilé frémit et se ramasse en boule.  
On glisse le cercueil vers le creux de la fosse,  
Et le cadavre alors périt profondément.  
Il n'est plus prolongé par une multitude ;  
Ses flancs touchent au bois, à la pierre, à la glaise,  
A l'ombre, à l'infini mort-né de la matière,  
Qui va saisir ce peu d'harmonie, et le rompre  
En un morcellement inerte de destins.



Et le groupe est gagné malgré lui par l'exemple  
Interminablement répété de mourir.

Il a froid de savoir près de l'argile humide  
Le cadavre, le cœur idéal de sa chair.

Puis il regarde s'éloigner entre les croix,  
Avec des points d'argent sur les tentures noires,  
Ce qui fut sa raison de naître et de durer,  
Le corbillard.

Comme des doigts qui ont l'onglée,  
Il s'engourdit et lâche prise. Il ne tient plus  
Ses hommes.

Rien qui palpite, rien qui soit chaud  
Ne glisse entre eux pour les lier. Mais sur chacun  
L'air construit un cachot fluide. Les chemins  
Scient la masse des corps en lamelles fragiles.  
Le silence total n'est plus. Des causeries  
Et des groupes épars qui se brisent encore,  
Sans rythme.



Mais ce qu'ils font pour se dissoudre les relie.

Ils affluent ensemble vers les portes,

Et la foule aussitôt ressuscite

Que le cimetière exténuaît.

La voilà tout entière et plus forte ;

Une fureur lui serre les poings.

Elle a hâte ; elle veut aller vite ;

Ses chairs se condensent et s'irritent.

Tassée, elle piétine les pierres

Et d'un élan bouscule les grilles.

Elle déchire sa forme austère

Qui la gêne ; elle se déshabille

Avec rage, et, soudain, apparaît

Nue et terrible comme un gorille.

Ses cris flambent, gaz multicolores

Sur les eaux remuées de son âme ;

Et le groupe tâche de trouver

Un mot qui l'annonce et le résume.

Au vent de la volonté unique

Les voix montent, massées, vers le ciel,

Telles les herbes d'une prairie  
Qui s'entremêlent et s'échevèlent.

La rumeur frappe les maisons noires ;  
Des sources coulent par les couloirs  
Et se répandent sur le trottoir  
En giclées d'hommes.



Tandis qu'il fait trembler la banlieue et les champs,  
Le groupe boit son bruit et se saoule en marchant,  
Et chasse la réalité de son passage.  
Il sait que la tempête est signalée au large  
De l'avenir ; il guette, il espère, il entend.  
Aveuglé, assourdi par les houles futures,  
Il ne distingue plus le présent sous l'écume ;  
Et s'il tourne ses yeux ivres à droite, à gauche,  
Il a l'illusion que les arbres ébauchent  
Le geste de partir à l'assaut de la ville.  
Puis il se ralentit. La route monte. Il pense.  
Après qu'il a rampé jusqu'au bout de la pente,  
Et lorsque tout à coup le sud ouvre ses lèvres  
Sur sa denture de maisons ;  
Quand la ville, grand sourire de l'horizon,

Est apparue entre la plaine et les nuées,  
Le groupe s'intimide et songe à reculer.  
Il n'a pas de remparts ni de toits ; il est nu ;  
Il est infime ; il est une goutte de glu,  
Un globule visqueux qui glisse et se déforme.  
Et c'est lui qui voudrait la saisir corps à corps,  
Elle, plaque de chair, de fer, de pierre, d'où  
Les hautes cheminées saillent comme des clous  
Qui pour l'éternité la fixeront au sol !

Mais là-bas, sur la ligne, les locomotives  
Lancent des sifflements dont les pointes aiguës  
Injectent dans le sang du héros incertain  
La fringale d'espace et d'action qui brûle  
L'acier inassouvi des trains.

Et le groupe, n'ayant plus peur, reprend sa marche,  
Du même pas que les forces de l'univers.

L'attraction qui noue au soleil  
L'essor de la terre et des planètes,  
Et dirige les uns vers les autres,  
Sans heurt, les astres disciplinés ;  
Qui plie vers le sol le cou des bêtes  
Et fait choir les fruits mûrs de leurs branches ;  
Pousse irrésistiblement le groupe  
Vers l'ample masse de la cité.



Quelque chose déjà s'irrite à la barrière ;  
Les employés d'octroi sortent de leur bureau  
Et viennent se poster entre deux tombereaux,  
Qui, énormes cailloux bloqués dans un goulot,  
Obstruent toute la voie.  
Et soudain quinze agents ont surgi par derrière.

Car le flanc de la ville a perçu qu'une foule  
Le frôlait. Il commence à deviner sur lui  
La chaleur et le poids d'une vie étrangère,  
Et frissonne d'instinct dès qu'il sent qu'on le touche.  
Le groupe qui se heurte au passage bouché  
Rebondit, puis reste immobile une seconde.  
Va-t-il en durcissant sa chair comme un maillet  
Enfoncer d'un coup cette bonde ?

Mais les trains cessent de dégainer leurs clameurs ;  
Il hésite, il essaye un écart de côté,  
Dans un reniflement flaire sa destinée,  
Et croit qu'elle souffle d'ailleurs.

Il part à travers la prairie  
Morne, aux herbes sèches, sans fleurs,  
Où se traînent comme des boucs  
D'épais troupeaux de puanteurs.

Il trotte aminci  
Autour du rempart  
Vers la porte proche.  
Ses hommes s'écartent  
Pour courir plus vite ;  
Il est ceint de bruits  
Et de ronflements,  
Comme une toupie  
Qu'on fouette et qu'on chasse.  
Les jambes nerveuses  
Repoussent le sol ;  
Les têtes éventrent  
Le vent.



Il entre.  
Un boulevard désert l'accueille et le rassure.  
La marche du héros ne s'arrêtera pas  
Avant d'avoir troué la ville jusqu'aux moelles.



Il la tourmentera de fièvres salutaires,  
Et lui fera baver par ses rues des émeutes ;  
Car il faut qu'elle souffre assez pour en guérir.  
Mais il entend un bruit ténu. Des notes claires  
Le chatouillent du bout de leur son. Lui, nerveux,  
Tressaille, calme son fracas, prêt à sourire ;  
Ainsi l'homme en fureur qu'une femme regarde.

Il devient puéril tout à coup. Il oublie  
La mission étincelante, son épée  
Qu'il s'est enorgueilli d'attacher à son flanc.  
Cette musique au loin l'étonne ; elle a des gestes  
Qu'il découvre à moitié derrière la distance,  
Comme à travers les fentes d'une palissade.

Et le groupe, amusé par les zigzags des sons,  
Laisse courir son cœur après ces papillons.



La fête foraine est là, dégrafée ;  
Elle hurle, elle roule sur le dos,  
Elle a des accès qui secouent ses cuivres  
En ricanements de joie hystérique.

Son corps veut oublier, ivre-mort de vertige,  
Le rythme impérieux des lois universelles,  
Nier, en existant, les formes de la vie,  
Et se mouvoir sur un autre ordre que le ciel.

Pour railler la rotation des astres,  
Elle fait tourner ses manèges fous,  
Qui se précipitent en chevauchées  
Hors de la mesure et de l'harmonie.

Le peuple, furieux de donner aux usines  
Toute la force qu'il a prise dans le pain,  
Arrache  
Un restant d'énergie à ses bras et ses reins,  
Et le lance à la fête inutile qu'il aime ;  
Car la fête défie insolètement la règle,  
Et les chevaux de bois écrasent le destin.



Les orchestres grinçants ont énervé le groupe.  
Il ne sait plus s'il a raison d'être un héros,  
De se raidir, de rejeter loin de sa peau  
Le tumulte passionné qui se déroule,  
Et dont flottent vers lui les touffes et les boucles.

Il serait si bien parmi les baraques  
Pour ne plus penser à son grand devoir ;  
Il écouterait toutes les parades  
Et le bruit des voix, non le sens des mots.  
La rumeur mêlée en tombant sur lui  
L'imprégnerait de sommeil jusqu'aux os,  
Comme l'ombre des feuilles à midi  
Qui laissent passer du soleil entre elles.

La fête l'interpelle et plaisante. Il est triste.  
Oserait-il crier que la justice existe  
Aux filles qu'un galop de manèges emporte,  
Et dont le vent lève les jupes !

Les frêles serpentins ont couvert de ratures  
Ce qu'il avait gravé à l'avant de son âme ;  
Sa résolution en bois dur est pourrie ;  
Il embarque des flots de molle volupté ;  
Ses mâts audacieux inclinent d'un côté ;  
Le groupe coule.

Il glisse à la dérive un instant, puis sursaute,  
Comme un vaisseau qui vient de heurter une mine.



Une troupe d'agents noircit le carrefour.  
Elle marche sans dévier, massive et courte.  
Les jambes que possède un mécanisme sûr  
Se relèvent ensemble et retombent ensemble.  
On croit voir manœuvrer une énorme tondeuse.  
Elle approche.

Il fait halte et se creuse au milieu ;  
Et, tout entier, devient une gueule qui bée.  
Or, la troupe, visant le fond de ce gosier,  
Avance encore, touche aux rebords qu'elle écarte,  
Et tente de le déchirer. Mais la mâchoire  
Presse tant qu'elle peut sur le bloc ennemi,  
Qui gonfle alors et qui se hérissé de poings.  
Le groupe sous l'effort est lentement disjoint.  
Il craque ; il se déchire en deux bandes, pareilles  
A deux cosses que lie un dernier filament.  
Son cœur écartelé gémit lugubrement,  
Et sanglote en fureur contre la ville ingrate  
Qu'il a voulu guérir et qui veut le tuer.

Puis chacun des tronçons qui se recroquevillent  
A des pulsations fébriles ;

La troupe avec acharnement tombe sur eux,  
Comme un boulet qui perfore et qui pulvérise.  
Et le héros n'est plus qu'un éparpillement  
D'agonies.

Quelqu'un crie encor. Le héros meurt.



Les hommes dispersés, miettes de son cadavre,  
Vont se perdre dans le ruissellement des rues ;  
Mais ils furent la chair du groupe glorieux.  
Le trottoir est sacré, là, où leur pied se pose.  
Un pouvoir surhumain demeure dans leurs muscles,  
Une électricité crépite sur leur peau.  
Le plus faible d'entre eux rayonne, car il porte  
Au fond de sa poitrine une émeute future.  
Et les gens de la rue admirent sa figure  
Qui se fondait tantôt dans une face auguste.  
Il est très fort ; il est le sperme d'une foule.  
D'immenses mouvements se compriment et bouillent  
En lui ; toute une mer déferle dans ce dé ;  
Et la Ville, qui vient d'assassiner le Groupe,  
A sentir le passant tressaille, fécondée.

*DEUXIÈME PARTIE*

**L'INDIVIDU**





*I. — SANS MOI*



## PENDANT UNE GUERRE

*Si l'on avait un dieu.*

Quelque part où jamais, moi, je ne suis allé,  
Au pays merveilleux, bien loin des champs de blé  
Que creusent âprement les hommes de ma race,  
Plus loin que les forêts et les steppes de glace  
D'où nous vient le soleil talonné par la nuit,  
C'est là qu'on meurt le plus, en ce monde, aujourd'hui.

Et sur l'humanité de là-bas qui frissonne  
La mort tombe, pareille à la pluie en automne :  
Parfois l'averse énorme et les rages du vent,  
Une plaine de chair détrempée et crevant,  
Puis la bruine implacable et la mort goutte à goutte.  
Ni la nature ni mon âme ne se doutent

De rien. L'aurore est calme ainsi que ma raison.  
Toutes deux, d'un grand geste, embrassent l'horizon  
Quand, par derrière, des charognes s'amoncellent.  
Le ciel qui me recouvre est frais comme une ombrelle ;  
Nul rôle n'a brouillé la source du matin.  
Je ne sens pas l'odeur du massacre lointain.  
La guerre me paraît aussi loin que l'histoire.  
Ce souffle d'est si caressant, je ne puis croire  
Que sa langue ait passé sur des cadavres verts.

Ces hommes meurent donc dans un autre univers,  
Puisque je n'ai pas froid quand leurs veines se vident !  
Le front du firmament rêve sans une ride ;  
Tant pis ! Nous n'avons pas besoin de sa pitié.  
Mais moi qui voudrais tant être supplicié  
Lorsqu'il y a de l'âme ou de la chair qui saigne,  
Faut-il que rien de toutes ces morts ne m'atteigne ?  
Moi, je sais que l'on souffre, et je ne souffre pas.  
La douleur se refuse à moi qui tends les bras.  
Dire que je n'ai pas la force d'être triste !  
Mon bonheur, lumignon pitoyable, résiste  
Aux canonnades qui défoncent les nations.  
J'offre au soleil, pour qu'il y plante ses rayons  
Et pour qu'un peu de rouge en gicle, ma poitrine ;  
Je guette, longuement tourné vers la colline  
Qui borne la patrie étroite de mes yeux,  
Le passage d'une douleur au fond des cieux,

Et j'appelle, en montrant mon poing rempli de graines,  
Ce pigeon voyageur parti d'une âme humaine.  
J'ignore s'il arrive ou s'il s'enfuit ailleurs,  
S'il a trouvé déjà des colombiers meilleurs  
Ou s'il vole invisible au-dessus de ma tête;  
Mais je sais bien que je suis gai comme une bête;  
C'est trop loin de mon corps qu'éclatent les obus;  
Avant d'être chez nous les sons meurent, fourbus.  
Je n'entends rien ! Je n'entends rien ! Rien ne tressaille.  
Je n'ai pas le frisson charnel de la bataille;  
La peur n'embrasse pas mon torse d'animal;  
Je bâille ; mes regards traînent sur le journal,  
Avec une lenteur tranquille de limaces,  
Et les lettres ont beau me faire leurs grimaces,  
Ce morceau de papier n'est pas taché de sang.

Je ne suis pas mauvais, moi. La toux d'un passant  
M'émeut, et j'ai pitié des enfants et des vieilles.  
Mais je suis bon avec mes yeux et mes oreilles,  
Avec mes os, avec les muscles de mon corps.  
Cela ne me fait rien que mille hommes soient morts,  
Puisque je n'entends pas le canon qui les tue !



Oh ! lorsque notre espèce aura poussé plus drue,  
Quand nous aurons fini de manger le désert,  
Quand nos chairs se fondront en une seule chair  
Indivisible, impérissable,

traversée

Par le même tunnel de force et de pensée ;  
Lorsqu'ayant assouvi son désir d'exister.  
D'être soi, de sentir qu'elle est, l'humanité,  
Etendue à plat ventre et collée à la terre,  
Suçant le jus du globe qui la désaltère,  
Rongeant la pulpe du globe qui la nourrit,  
Semblera la chenille enroulée à son fruit,  
La chenille affamée et tenace d'un monde ;

Alors, dans un frisson et dans une seconde,  
La terre sentira d'un pôle à l'autre ; et nous,  
De la cervelle au cœur, des paumes aux genoux,  
Nos nerfs s'ébranleront pour que la terre sente.

Une bataille, un cri perdu d'agonisante,  
Comme un caillou qui tombe et ricoche dans l'eau,

Feront vibrer les continents, et sur leur peau  
S'élargir des ondulations de souffrance ;  
Alors soudain sans le savoir, sans qu'on y pense,  
On sera sûr qu'un homme est tué quelque part ;  
Et quand je marcherai le long d'un boulevard,  
Quand le balai du vent poussera par les portes,  
A l'ouest, les reflets morts avec les feuilles mortes ;  
Que, fier de leur survivre et de lui résister,  
Je goûterai, muettement, la volupté  
De durer encor plus qu'un jour et qu'une feuille ;  
Alors, malgré ma joie, et si fort que je veuille  
Ne rien connaître sauf les délices du soir,  
Une tristesse montera comme un jus noir  
Dans la tige poreuse et tendre de mon âme ;  
Et je devinerai qu'un être me réclame  
Pour que j'aspire sa conscience de loin,  
Et que j'en boive un peu et qu'il en reste moins ;  
Alors quand on fera la guerre aux antipodes,  
Nous serons mal ici sur les coussins commodes  
Où nous enfouissons nos membres oublieux ;  
Notre sérénité grincera des essieux,  
Et notre corps aura besoin qu'on le torture ;  
Pris de fatigue, ayant comme une courbature  
De s'être si longtemps carré dans son bonheur.  
Chaque homme percevra que sa chair, à lui, meurt,  
Que le sang coule de la bête collective ;  
Nous sentirons que notre épiderme s'avive ;



La fièvre des blessés inconnus le mordra ;  
Et nous verrons la ville ramener ses draps  
De brouillard sur son immensité grelottante ;  
Notre âme couchera, la nuit, dans une tente,  
Près d'un fleuve dont nous ne saurons pas le nom,  
Et nous aurons le cœur plein de coups de canon.

C'est le dernier espoir, le meilleur. Je le garde ;  
Je l'ai mis au milieu de mon paquet de hardes  
Pour que rien ne le casse et qu'il ne tombe pas.  
La vie est longue à qui la pense. Je suis las  
D'aspirer le peu d'air qu'il faut pour que je dure,  
Et je me jetterais bien sous une voiture  
Si je ne voulais pas attendre jusqu'au bout.  
Il monte de mon âme une vapeur d'égout  
Où fument des chagrins et des gâtés fétides ;  
Mais, regardant venir, là-bas, à toute bride,  
L'heure suprême d'être, et de n'être plus moi,  
J'ai l'énergie de croire, et je brandis ma foi,  
Fanion par-dessus mon âme débandée.

Pourtant j'ai hâte. Allons ! j'ai faim ! non d'une idée ;  
L'idée et l'idéal me dégoûtent. Je veux  
Un être ! Nous voulons un dieu ! Il faut des dieux !  
Non pas des dieux perdus au ciel, des causes blêmes ;  
Il faut des dieux charnels, vivants, qui soient nous-mêmes,  
Dont nous puissions tâter la substance ; des dieux

---

Qui souffrent par nos corps et qui voient par nos yeux ;  
Des animaux divins dont nous soyons les membres ;  
Qui tiennent tout, nos corps, notre espace, nos chambres,  
Enclos dans leur réelle et palpable unité.

Il faudra bien qu'un jour on soit l'humanité.

*L'heure suprême d'être.*

I

Enfin mes volontés ne m'appartiennent plus.  
Mes flots intérieurs qu'unit un vaste flux  
Montent vers les rayons d'une lune innommée.

Or, dans la nuit, suivi de son immense armée,  
Mystérieux, ayant défoncé les tambours,  
Fait baisser les clairons où bouillonne la gloire,  
Et contenu les cris vainqueurs qui se tairont  
Jusqu'au jour ;

Ayant mis de la paille aux roues de ses canons,  
Aux sabots des chevaux et des bêtes de somme,  
Le guerrier surhumain, pendant que nous dormions,  
A pris d'assaut l'âme des hommes.

Les hommes dans leurs lits ignorent la conquête ;  
Moi je veille ; la rue est pleine de soldats.  
Le trop-plein de leur joie va couler des trompettes.  
J'entends déjà le bruit effervescent des pas.

## II

Une foule d'intrus m'envahit et m'habite,  
Car j'ai perdu les clefs qui fermaient mon esprit.

Mais je leur voue à tous la tendresse subite  
De la mère pour les enfants qu'elle nourrit.

Je m'ennuyais tant d'être seul en moi ;  
Maintenant je suis une multitude ;  
Et tout cela parle et chante à la fois,  
Et les cris d'enfants mêlés aux voix rudes  
Se fondent en bonheur tumultueux.

L'égoïste frisson du renard qui se terre  
Me traversait les moelles,  
Lorsque, me sauvant du soleil, j'entrais soudain  
Dans les ténèbres de mon orgueil sans étoiles.

J'étais fier d'être seul, et triste d'en mourir.  
Or un vent furieux soufflant de l'avenir  
Vient d'arracher ma porte.

Je suis un peuple en fête, un dimanche d'Avril.

Je suis un square neuf au milieu de la ville ;  
Elle entre en moi ; elle se tord dans mes allées ;  
Et les pas nonchalants chantent sur le gravier.

### III

Je cherche au fond de moi la graine de lumière  
D'où jaillira l'épi de feu,  
Et l'atome sacré de mon âme éphémère  
Qui sera dieu.

Une claire douceur s'ouvre comme une écluse  
Sur moi, lorsque le soir je songe à l'être roi  
Qui naît universellement dans nos pensées.

{ Aux voûtes de moi-même un vitrail crève et jette  
Un bouquet de soleil que je tiens embrassé.

## IV

Lorsque je songe à toi en suivant mon chemin,  
Quelque chose saisit mon cœur et le comprime.

Un rêve d'acier neuf peu à peu ronge et lime  
Ronge et lime le bloc de mon âme infusible.

Je ne m'aime plus moi, unanime, je t'aime !  
Ce n'est plus moi déjà qui pense dans moi-même,

Ta pensée apparaît au-dessus de la mienne  
En gouttes d'huile. Il fait soleil sur chaque goutte.

Quelqu'un qui n'est pas moi devient dieu où je suis.

## V

Je suis un habitant de ma ville, un de ceux  
Qui s'assoient au théâtre et qui vont par les rues ;

Une voix qu'on entend, une face aperçue  
Dont certains ont gardé la forme dans leurs yeux

Mon vouloir, que jadis je vénérâis, n'est rien  
Qu'un éphémère élan du vouloir unanime ;  
Je méprise mon cœur et ma pensée intime :  
✓ Le rêve de la ville est plus beau que le mien.

Je n'ai pas le désir enfantin d'être libre ;  
Mon idéal usé pend après de vieux clous.  
Je disparaissais. Et l'adorable vie de tous  
Me chasse de mon corps et conquiert chaque fibre.

Et tandis que j'avais naguère mal au bras  
De porter mon paquet d'angoisse, gros et dense,  
Avec ce qui me reste encor de conscience,  
Je connais le bonheur de n'être presque pas.

## VI

Je cesse lentement d'être moi. Ma personne  
Semble s'anéantir chaque jour un peu plus  
C'est à peine si je le sens et m'en étonne.



Les passants, les maisons, le bruit des omnibus  
Et le scintillement des vitres, d'un coup brusque,  
Se renvoient ma pensée et l'émettent à force.

Bousculé par les apparences de la rue,  
Je me suis tout vidé de vie intérieure.

Mon être diminue et se dissout. La ville,  
L'effleurant de sa langue avidement flatteuse,  
Le retourne, le suce et cherche à l'avaler.

Je suis comme un morceau de sucre dans ta bouche,  
Ville gourmande. Mais je n'ai pas peur de toi.  
Car pour ceux dont le vent gerce l'âme et la peau,  
Et qu'un rêve a perclus de terreur, quelle joie  
De fondre dans ton corps immense où l'on a chaud !

*Quelqu'un qui n'est pas moi...*

Entre les marronniers, au bout de l'avenue,  
Le soleil roule, et je roule vers le soleil,  
Et mon corps se remplit des forces qui remuent  
La croupe des chevaux d'omnibus qu'on relaye.

Je ris. Ce n'est pas moi pourtant qui suis joyeux ;  
J'ai laissé sur un banc ce qui est moi s'asseoir,  
Songer à ce qui fut son deuil et son espoir,  
Pleurer pendant une heure et s'éponger les yeux.  
Je marche sans passé, sans aïeux et sans moi,  
Et je suis du bonheur en marche vers le soir.

J'ai jeté pour toujours mon rêve habituel  
Comme un cigare usé dont le feu mord la bouche.  
N'étant plus moi, je ne sens plus ce qui me touche ;  
Ma peau, c'est le trottoir de la rue et le ciel.

Je ne possède plus de douleurs, ni d'idées.  
J'avance, la poitrine et la tête vidées,  
Vers le fruit du soleil couché parmi les feuilles.  
Mon âme, c'est la rue au soir qui se recueille.

La roue de l'omnibus qui fait des étincelles,  
Et la roue du soleil qu'embourbent les nuages  
Donnent un rythme à ma pensée impersonnelle ;  
Je suis un tournoiement majestueux d'images.

Là-bas s'élève une vapeur d'humanité  
Que les lueurs du soir illuminent. Je suis  
La méditation tendre de la cité  
A la nuit.

*... devient dieu où je suis.*

Je contemple, debout derrière les carreaux,  
La rue.

Un charretier passe avec ses chevaux  
Qui font, en assénant leurs fers sur la chaussée,  
Jaillir comme le jus d'une pêche pressée  
Des gouttes de tonnerre et des gouttes d'éclair.

Je veux les trois chevaux dans mon être désert,  
L'homme, le tombereau plein de meulière rouge  
Au fond de moi.

Je veux, quand l'attelage bouge,  
Quand les secousses font s'entrechoquer les blocs,  
Quand le fouet, chien ailé, pointant son mince croc,  
Mordille le troupeau de muscles qui s'arrête,  
Je veux que mon esprit frémissse jusqu'au faite,  
Que ma chair vibre comme une chair de cheval ;  
Que chaque cinglement du fouet me fasse mal.

Je veux sentir dans ma poitrine, dans ma tête,  
Le fouet, le charretier, le tombereau, les bêtes,  
Claquer, crier, gronder, geindre, forcer, souffrir.  
Je veux que leur douleur se termine en soupir  
A mes lèvres, leur joie en flamme à mes prunelles ;  
Que sur mes membres leur effort sue et ruisselle ;  
Qu'ils aient leur conscience et leur pensée en moi.

Et le front appuyé contre le carreau froid,  
Je les aspire avec mes yeux, avec ma bouche ;  
Mes regards sont des mains ardentes qui les touchent,  
Qui vont habilement sur l'homme et les chevaux,  
Des doigts passionnés qui cherchent les cerveaux,  
Les caressent un peu et les volent par ruse.  
J'écoute dans mon cœur comme dans une écluse  
Affluer, avec un immense clapotis,  
Les rêves, les désirs des hommes. J'engloutis  
Un morceau de cité dans ma poitrine accrue.  
Le rythme de mon poulx émeut toute la rue.  
La rue avec ses feux, ses gestes et ses cris,  
Gravite ramassée autour de mon esprit ;  
J'attire puissamment les choses qui s'ignorent ;  
Et l'âme que diffuse en vapeur incolore  
Le mélange des chairs, des âmes, des maisons,  
Forme un vague halo qui nimbe ma raison.

*Unanime, je t'aime.*

Une grande ferveur m'imprègne et me consacre ;  
L'air nerveux de la rue aide mes mouvements ;  
Je vais sur le trottoir, tandis que, longuement,  
La ville me caresse avec un bruit de fiacre.

Le ruisseau qui s'appuie au bord de la chaussée  
Renferme plus de ciel et d'astres que nos yeux.  
Quels que soient les sursauts d'une chair, j'aime mieux  
Un seul tressaillement de foule condensée.

N'importe quoi me charme ici. Rien ne m'indigne.  
Le souffle d'un cheval m'arrive sur le cou.  
J'évite, haletant, les omnibus. Le bout  
D'un fouet glisse devant mes paupières qui clignent.

Je frôle la lueur des globes électriques  
Plus douce que les joues où poussent des poils blonds.  
Ma volupté se calme et s'exalte, selon  
Qu'il fait nuit ou qu'il fait soleil dans les boutiques.

Le trottoir, altéré d'action, me soutire,  
Quand j'y pose le pied, de la force et du sang ;  
C'est un bonheur d'aller sur l'asphalte épuisant.  
Abandonnée au goût sensuel du martyr,

Ma personne veut qu'on la froisse et la bouscule.  
Les grincements d'essieu sont de l'amour aigu.  
Je ne me souviens pas d'avoir jamais vécu,  
Et d'être plus ancien que ce chaud crépuscule

Où les yeux ne voient pas de formes séparées,  
Où l'on ne pense à rien qui ne semble total.  
Chaque chose en prolonge une autre. Le métal  
Des rails, et les carreaux éblouis ; les entrées

De maisons ; les passants, les chevaux, les voitures  
Se rejoignent entre eux et rejoignent mon corps ;  
Nous sommes indistincts : chacun de nous est mort ;  
Et la vie unanime est notre sépulture.



Tassés les uns contre les autres, pêle-mêle,  
Cadavres amoureux qu'une douceur emplit,  
Voilà que nous tombons de sommeil et d'oubli  
Dans les bras de la ville uniquement réelle.

*Un de ceux...*

On ne m'a pas donné de lettres, ces jours-ci ;  
Personne n'a songé, dans la ville, à m'écrire.  
Oh ! je n'espérais rien ; je sais vivre et penser  
Tout seul, et mon esprit, pour faire une flambée,  
N'attend pas qu'on lui jette une feuille noircie.

Mais je sens qu'il me manque un plaisir familier ;  
J'ai du bonheur aux mains quand j'ouvre une enveloppe ;  
Ma peau se réjouit en touchant le papier  
Où persiste, au milieu des pages repliées,  
La présence immatérielle d'un autre homme.

Et depuis ces trois jours que je n'ai rien reçu  
Je glisse lentement dans un trouble malaise ;

Je suis presque gêné d'être ; j'ai comme honte  
De moi-même ; un remords insaisissable pèse  
Sur mon cœur qui avait failli se croire bon.  
Mes bras ont des lourdeurs ; je n'ose pas sourire ;  
Il me semble que l'air m'en veut quand je l'aspire.  
L'amour autour de moi, la force au fond de moi  
Se dispersent. La ville, en m'oubliant, me blâme.  
Nulle part on ne songe à moi, je le vois bien,  
Et je n'existe plus que dans mon corps mesquin.  
J'ai des fourmillements mauvais par toute l'âme,  
Une inquiétude à la cervelle, au bout des doigts,  
Comme si... — qu'ai-je fait, hélas ! est-ce ma faute ? —  
Le sang de la cité se retirait de moi.

*... et de n'être plus moi.*

Je ne vis plus ou presque plus ;  
Si je vis, je ne le sens plus,  
Et j'en suis joyeux tout de même.  
Car entre ses doigts innombrables  
La ville a déchiré mon âme  
Comme une feuille de papier.  
Pris par le vent des carrefours,  
Les morceaux s'envolent et tombent  
Sur le trottoir, parmi les hommes  
Qui les emportent sous leurs pieds.

*Une vapeur d'égout.*

Je suis très triste. Moi qui ne pleure jamais,  
Une larme s'épuise à sortir de mes yeux ;  
Et penché sur mon cœur comme sur une cuve  
D'où montent lentement des gaz irrespirables,  
J'ai besoin que la mort me pince les narines.

Puis je rage. Mes dents grincent. Je voudrais tordre  
Du fer, casser un meuble ou fendre des mâchoires.  
Je souffre ; on me torture. A quoi me sert d'avoir  
Des poings et d'être fort ?

Il y a des sanglots dans le fond de ma gorge ;  
Afin que je consente à leur livrer passage  
Ils se déguisent en hurlements de fureur.

Le passé me fait mal ; l'avenir me fait peur.  
Oh ! les sales fourmis, les minutes futures  
Me grimpent à la jambe et me piquent la peau ;  
Je voudrais les écrabouiller sous mes chaussures !

Le camion traîné par les chevaux tranquilles,  
Les bicyclettes glissant comme des aiguilles  
Dans de l'étoffe,

les grelots,

Les coups de fouet, les cris des marchands de journaux  
Ont vite anéanti mon âme douloureuse.

Je m'abandonne tout au rythme des passants,  
L'unanime frémit autour de ma cervelle.  
Comment savoir si j'ai un cœur qui a aimé,  
Quand la foule remue et que je suis en elle?

Ardent comme un vivant, mais serein comme un mort,  
Je n'ai plus de passé, d'avenir ni de sort,  
J'ai de la joie et du bon néant dans la gorge.

*Le rythme de mon pouls...*

Petite famille au rez-de-chaussée,  
Tu te courbes en forme de faucille  
Contre un guéridon d'acajou luisant.  
N'est-ce pas que dans toute la maison  
C'est toi la plus pauvre et toi la moins grande ?  
On croit qu'elle dort au fond d'une alcôve,  
Ta lampe ; elle respire avec effort ;  
Ses rayons ont peur de te pénétrer ;  
Elle te regarde à travers des pleurs.  
Toi-même tu gis là comme des hardes,  
Ayant presque un deuil dans tes yeux rougis.

Je n'ai pas beaucoup de force à moi seul ;  
Mais le vent ce soir m'a sauté au cou ;



J'ai senti ses mains qui ne sont plus froides ;  
Il m'a fait penser au printemps qui vient ;  
Si tu veux un peu de cette pensée... ?

Je l'enverrai par bonds impétueux ;  
Elle ira chercher les rayons trainards  
De ta lampe qui somnolent, couchés,  
Et semblent des bœufs dans une prairie ;  
Elle sautera, leur mordra la queue ;  
Ils se dresseront sur leurs jambes grasses,  
Et ils courront.

Je ne me sers pas de tous mes désirs,  
Ni des élans qui tournent dans l'impasse  
De mes poings. Je suis content qu'ils me quittent.  
Tu verras, ils vont t'aimer tout de suite.  
Tu relèveras doucement tes fronts,  
Tes doigts danseront au bout de tes bras  
Comme des fillettes qui font la ronde,  
Et tes yeux seront des ruches d'abeilles  
Deux à deux, le long d'un mur, au soleil.

Ce qui s'ennuie en moi de ne penser à rien  
Et de ne pas pouvoir devenir des idées ;  
Et ce qui tire sur sa laisse, comme un chien  
    Qui voudrait gambader,

Court se blottir en toi sans que tu le devines ;  
Je couds avec les mains de la vieille, je lis  
La leçon de l'enfant qui songeait à son lit,  
Et c'est moi qui suis un peu mort pour que tu vives.

*Un morceau de cité dans ma poitrine accrue.*

Quelqu'un descend un escalier ;  
Un enfant derrière le mur  
Pleure ; un piano recommence  
Sans fin la même mélodie,  
Qu'on voit paraître et disparaître  
Comme à travers une forêt.

Là-bas, est-ce un grelot, ou le pas d'un cheval ?  
Une voix éblouit le silence, et s'y noie.  
A gauche, un cordonnier tape le cuir durci.

Les bruits de la maison pénètrent dans ma chambre  
Par les fentes du bois, les pores des cloisons,  
Et par les vitres naïves.  
Ils s'agitent pareils à de petites mouches.

Un effluve accourt du rez-de-chaussée,  
Et de l'âme aussi ruisselle des combles ;  
La mélancolie d'une jeune fille  
Qui travaille sur sa machine à coudre  
Fait un brouillard las autour de la lampe.

Je devine un frisson sonore qui devient.  
Que j'ai de passions ! J'aime, je hais, je veux !  
Et je tire vers moi, à grands coups qui m'éreintent,  
Toutes les émotions de la ville.

Ce sont des câbles, des cordes, des fils,  
Qu'il faut enrouler sur ma conscience.

Je suis la pointe aiguë  
D'où les fluides s'élancent,  
Et leur long glissement  
Me couvre d'étincelles.

Je suis l'éruption des forces collectives ;  
Ma voix est le total lyrique des murmures ;  
Si je passais la main sur le papier du mur  
J'y sentirais suinter goutte à goutte la ville.

*Je l'enverrai par bonds impétueux.*

Des effluves en cercle émanant de mon corps ;  
Ils se détachent doucement ; je les regarde  
Chaque seconde s'éloigner et s'élargir.  
Leur anneau qui s'enfuit tremble comme de l'eau,  
Et l'ondulation a la forme des lèvres.  
Ils s'en vont propager ma meilleure énergie,  
Et caressent le dur visage de l'espace  
Pour que le sang afflue et le fasse rougir.

Ils sont une harmonie en flammes et en marche  
Qui met le feu d'arbres en arbres au réel.

Les êtres qu'elle atteint  
S'étonnent tout à coup

•

Qu'il leur pousse une touffe  
De désirs vibratiles,  
Dont les pointes se courbent,  
S'accrochent et les nouent  
En groupes.

Des rayons vigoureux projettent les parcelles  
De mon âme dissociée ;  
Les forces qui faisaient l'unité de moi-même  
Se délivrent, et volent aux masses inertes,  
Pour que les forces qui dormaient soient réveillées.

Elles rasant la plaine et sautent l'horizon.  
Les hameaux et les bourgs, dans cette exhalaison  
Qui traverse les murs,  
Ont des rêves plus clairs à l'ombre de l'église.  
Les voyageurs, assis l'un en face de l'autre,  
Dans les wagons étroits où le soleil se glisse,  
Commencent à causer du fleuve et des collines,  
Et laissent tous leurs cœurs ensemble s'attendrir  
Pour une vision qui devient, et que rythme  
Le passage bref des poteaux télégraphiques,  
Et les coups du piston battant sous le plancher.

A la ronde, là-bas, au loin, à perte d'âme,  
Des groupes ont senti doubler leur conscience :

---

Les paysans qui vont en bandes au marché,  
Et les enfants qui jouent dans la cour de l'école,  
Même les couples d'amoureux aux bouches molles,  
Et même les troupeaux qui paissent dans les prés.

*Je suis la pointe aiguë.*

La rue monte. Puis c'est un escalier. Enfin  
Le trottoir s'aplanit, s'incline et redescend.

Or, sur l'étroit sommet où se joignent les pentes,  
Des deux côtés, dans l'intervalle des maisons,  
On aperçoit la ville jusqu'à l'horizon.  
Et je viens m'y tenir ardemment immobile  
Pour bien sentir que je la crains et que je l'aime.

Au sud je vois le boursoufflement violet  
Du centre, comme un poing trop serré qui bleuit.  
Je vois les pierres qui appuient trop sur les hommes,  
Et la chair qui résiste à l'étreinte des murs.



Là, tous les mouvements aux courbes divergentes,  
L'itinéraire des passants et des voitures,  
Les trains, les courants électriques, les idées  
Se joignent en fagot par un bout de leur tige ;  
Et, reliant dans une glu toutes les vies,  
Un brouillard noir se lève au confluent des forces.

La masse, vers le sud est trop lourde ;  
Elle expire un brouillard trop stagnant ;  
J'y perçois tant de choses nouées,  
Qu'un des prolongements de moi-même  
A sans doute été pris et meurtri  
Dans cette ligature étouffante.

Ce doit être un de ces filaments  
Qui me continuent et qui m'attachent,  
Qui sont mes branches et mes racines,  
Par qui, depuis les maisons là-bas  
Jusqu'aux cellules de mon cerveau,  
Quelque chose d'ininterrompu  
Où ce qui est la ville devient  
De nuance en nuance mon corps,  
Ondule, tremble, brûle, jouit.

C'est un mince filament qui saigne,  
Qui se recroqueville, broyé

Sous le poids d'une église ancienne  
Ou l'encombrement d'un atelier.  
En une douleur, il me résume  
Les tourments compliqués que recouvre  
La brume,  
Et c'est toute ma chair qui comprend d'un seul coup.



La ville, vers le nord, je l'aime. Le brouillard  
Est du soleil nouveau qui fermente et qui mousse ;  
Il en est tant tombé, de soleil, à la fois  
Qu'il n'a pas eu le temps de se clarifier ;  
Et l'ébullition blanche monte à mes pieds.  
Elle est légère, elle est gazeuse de rayons ;  
Elle est pleine d'aurore en mousse. Je ne puis  
Empêcher qu'elle m'enlève. Je suis du liège.  
Je ne pèse pas même autant que la clarté.

La ville vers le nord est bossue de faubourgs ;  
Elle s'épanouit, elle gonfle, elle pousse ;  
Elle s'exalte en excroissances palpitantes  
Qui sont des embryons et des printemps de villes,

Où pullulent des hommes pauvres et musclés.  
Hâtivement, ils se reproduisent et meurent.  
Il y a plus d'enfants que de vieillards, au nord,  
Il y a plus d'usines que d'églises.

Mues par les forces comprimées  
Qui font ressort et se détendent,  
Les maisons des faubourgs, au nord,  
Ont l'air de ramper en avant.  
Il semble qu'elles partent pour  
Trouver plus loin du sol désert,  
Pour s'y planter, pour assouvir  
La faim de croître qu'ont les germes,  
Et s'y multiplier chacune  
Jusqu'à la taille d'une ville.

Au nord les usines arborent  
Leur souffle en guise de drapeau,  
Et se servent des cheminées,  
Pour brandir parallèlement  
Les héroïques fumées noires.  
Mon sang le plus jeune réclame  
Que je les suive, que je marche  
Avec la masse des maisons.  
Mon âme en haut de moi s'allonge  
Et flotte comme les fumées.

Ville tu peux grandir et rouler vers le nord,  
Je t'accompagnerai toujours sans m'essouffler.  
Démolis ton enceinte, et saute l'horizon,  
J'étirerai mes bras pour t'embrasser encore ;  
Mon cœur s'élargira pour bien te sentir toute,  
Et je te percevrai d'un bout à l'autre bout.

Existe, agis indéfiniment, ville aimée,  
Ma conscience ira jusqu'où vont tes fumées.

## *II. — MOI EN RÉVOLTE*



## SUR LE FLEUVE

*Le désir enfantin d'être libre...*

— Passe à gauche, sous la première arche !

— On répare

La culée. Un drapeau jaune pend de la voûte.

Les madriers, plongés à mi-corps sous le pont,  
Sortent obliquement leurs cous quadrangulaires  
Et bavent de la chaux en mordant les moellons.

— Ecoute donc le bruit de la machine, au fond !

Elle semble être ainsi  
Le rythme intérieur

Dont s'animent les vagues.  
Et le bateau n'est pas  
Une chose légère  
Que subit la surface  
De l'eau indifférente ;  
Son mouvement paraît  
Etre, d'en bas, tendu  
Jusqu'à l'air de la ville  
Par une volonté  
Qu'auraient les profondeurs.

— Le fleuve est grand. La ville est grande autour du fleuve.

Les grues balancent lourdement leurs encensoirs  
Du côté de la terre et du côté de l'eau.

Des tonneaux sur la berge arrondissent l'échine.

— On n'entend presque plus trotter la machine.

Un enfant chante assis au bout d'une péniche,  
Et derrière sa voix on ne saisit qu'à peine  
Le ronron de la ville aux carrefours épais.

— J'ai froid ! — Quatre chevaux attendent sur le quai.



La courbe en fer des passerelles immobiles  
Tâche d'humilier la courbe en mouvement  
Des vagues, d'enfoncer l'ombre qui persévère  
Dans le miroitement qui cède, et d'imposer  
Au bateau libre sur le fleuve le respect  
Des grandes maisons disciplinées.

Le remorqueur se cambre et les sirènes hurlent.  
A l'horizon, sur les usines,  
Les cheminées debout font tournoyer en l'air  
Leur fumée, et menacent de fouetter le fleuve.

Les flots sont des lâches,  
Car ils se soulèvent  
En joignant les mains.  
Leur élan supplie  
Au lieu de rager.

— Veux-tu, asseyons-nous à l'avant. Notre corps  
Jouira d'aller contre le vent. — Non, d'aplomb,  
Les jarrets durs, dans un équilibre vibrant,  
Afin de ressembler le moins possible aux morts.

— Est-ce que nous arriverons bientôt, maman ?

Il me semble qu'on tient plus qu'ailleurs à son âme.  
Elle revient, pareille à celle qu'on aime,  
Avec son air frileux de se pleurer soi-même,  
Et son regard qui songe à ne mourir jamais.

C'est la fraîcheur de l'eau qui l'a ressuscitée.  
Pourtant j'ai peur qu'elle défaille de nouveau.

— Sous les arbres du quai les tramways à vapeur  
Vont plus vite que nous et font grincer les rails.  
— L'homme s'approche ; il faut payer. As-tu des sous ?

Le remorqueur qui traîne les péniches,  
Et dont la clameur élargit le fleuve,  
Se courbe devant la force des ponts.  
Sa cheminée haute ploie en arrière ;  
Une blessure égorge le tuyau ;  
Il en saigne du sang noir qui s'envole.

Le vent qui souffle vient de plus loin que la ville.  
C'est bien moi dont les yeux regardent les nuages ;  
Aucun brouillard pensant ne flotte sur ma tête  
Et ne perçoit pour moi la lumière du ciel.

— Tu n'es pas seul sur le bateau :  
Dans le salon, c'est plein de gens

Qui sont voisins avec douceur,  
Et qui trouvent le temps moins long  
En voyant l'eau gesticuler.  
— Il ne monte rien d'eux à moi ;  
Je suis seul au-dessus de l'eau.

Elle est une multitude jusqu'à la mer.  
Elle est gluante de poissons et de bacilles,  
Et chaque goutte a des gouttelettes de chair.  
C'est leur foule qui me défend contre la ville.  
Je puis garder mon âme ; ils n'en ont pas envie ;  
Et je leur laisserai, moi, leur inconscience,  
Content d'avoir dressé sur un socle de vie  
Ma taille d'homme solitaire et délivré.

## DÉSIR

Il ne faut pas pleurer, moi que j'aime ! Qu'importe  
La pluie ? Le vent du soir est frais après l'orage,  
Les nuages au ciel ressemblent à des bottes  
Et plantent dans les toits leurs éperons tordus.

Emmanchée au couchant, une lame d'azur  
Se pose sur le tronc de la ville et l'entaille ;  
Par la fente, en bouillons de sève et de résine,  
Les rêves libérés des hommes vont jaillir.

Une usine là-bas a de fières fumées  
Qui s'allongent

Pour tâter, à travers le brouillard, les étoiles.  
Il fait fort. Et la poigne énergique de l'ombre  
Presse mon âme qui ruisselle de printemps  
Comme une éponge.

Trop de murailles m'exaspèrent. Nous avons  
Les froissements et les soubresauts d'un ballon  
Qu'on voudrait traîner par les rues.  
Ne pleure pas ; entends les câbles distendus  
Qui se rompent !

Moi que j'aime ! Le poids de la vie unanime  
Qui t'ensevelissait comme un manteau d'hiver  
Glisse de tes épaules.  
Redresse-toi ! Deviens peuplier, pauvre saule !  
Et de l'espoir ! J'ai respiré l'odeur de l'aube  
Dans un cri du chemin de fer.

## TENTATION

Je me plais beaucoup trop à rester dans les gares ;  
Accoudé sur le bois anguleux des barrières,  
Je regarde les trains s'emplir de voyageurs.  
Il passe près de moi des piles de bagages ;  
A force de les voir rouler jusqu'aux fourgons,  
Tous ces petits morceaux de ville qui s'en vont ;

De voir les fiacres, au dehors, comme des fruits  
Dont la coque s'entr'ouvre et qui lâchent leur graine ;  
Et d'entendre filtrer homme à homme la rue  
Par les portes vibrantes,  
Quelque chose en mon cœur ressuscite et remue.

Un convoi sort du hall. La cité diminue.  
L'élan vers les guichets, vers les salles d'attente,  
L'élan d'autrui me pousse et s'acharne après moi ;  
Je suis trop faible pour chasser ce qui me tente.

Une foule qui part ! Des machines qui tremblent !  
Frôlant mon corps la fuite des hommes !  
J'ai froid  
D'être le seul ici qui ne s'en aille pas.

## SUR LE PONT QUI TRAVERSE LA LIGNE

Le soir vient et me trouble ; je finis par croire

Que la nature pense.

Il y a très longtemps que je ne l'ai pas vue.

Je ne vois que son ciel qu'elle lève au-dessus

De la ville ; je l'ai peut-être méconnue.

Il faut que je la trouve ; et puis la dévisage ;

Il faut que je parte.

Je m'emplis de lointain et d'espace étranger.

S'étirent vers le nord les fils télégraphiques

Pareils aux crins de mon désir échevelé.



Je n'entends pas toujours ce que les choses disent ;  
Mais pour sentir l'orgueil d'être un libre héros,  
Il m'a suffi ce soir de regarder les disques  
Et les poteaux.

C'était donc bien pesant, la ville, sur mon âme,  
Que l'espoir de partir me rende si léger !  
C'était donc bien pesant, et je n'en souffrais pas !

A l'horizon brumeux où s'enfoncent les fils,  
Au bout, l'on trouve enfin ce qui n'est plus la ville,  
Et l'on sort d'elle, tout à coup, sans le savoir ;  
Car le chemin de fer a troué le rempart,  
Au bout.

Sur les toits des wagons sont des lueurs sereines ;  
Ils reflètent le ciel, comme l'eau des forêts ;  
Le train qui glisse a l'air d'une chaîne de sources,  
Et je m'accroche après.

Il est tard ; mais la ligne est pleine de soleil.  
C'est toute la nature en fusion qui roule  
Ses flots roux jusqu'à moi ;  
Je voudrais me pencher pour y tremper les doigts.

Le dos des rails, serpents ténus, brille et ondule.  
Une aurore, là-bas, les charme avec sa flûte ;  
Ils s'en vont et ne finiront jamais de s'en aller  
Vers l'aurore qui chante au-dessus des vallées.

Le sable de la voie est une chair divine,  
Un bras tout velu de rayons qui tient ma vie  
Et qui la cueille,  
Un bras de l'infini qui plonge dans la ville  
Pour lui arracher les entrailles.

Je ne distingue plus le murmure des rues ;  
Rien ne vient maintenant des maisons à mon âme.  
Et-ce que la cité meurt comme un crépuscule,  
Ou n'est-ce pas mon cœur qui ne l'aimerait plus ?

Je ne comprends plus rien au rythme des voitures.  
Ont-ils fui sans retour les souffles qui m'émurent,  
Et ne reste-t-il plus un homme sous les toits ?

Mais tout cela pourtant ne fut pas illusoire ;  
Je me rappelle trop que j'étais sûr naguère ;  
J'ai bien senti un dieu qui m'effleurait les nerfs,

J'ai bien senti un dieu qui se cherchait dans l'air  
Et qui passait si près que j'ai failli le voir.

A la poursuite de leurs sifflements,  
Des trains accourent et brandissent des vapeurs.  
Chaque locomotive en agitant ses bielles  
Donne à l'espace des milliers de coups de poing.

Lui se sauve. Moi je pantelle.

Le pont sous mes talons vibre ; c'est mon tremplin  
Où sauter ?

Si quelqu'un me jetait comme un sac  
Dans le fourgon noir de l'express !

Les disques tournent. Les signaux font de grands gestes.  
La ville craque.

## LE DÉPART

Je suis libre.

Moi qui n'habite au fond de ta chair qu'une fibre,  
Et parmi ta durée, ô ville, qu'un moment,  
Je m'évade et me voici libre.

Mon sang frappe plus fort mes artères plus pleines.  
Je regarde mourir à l'horizon des plaines  
Ta présence de feu que mon cœur célébra.

Je suis heureux. Le train m'emporte et me secoue.  
Mes fièvres au galop dépassent la machine,  
Ou, les membres raidis, arcbutent leur échine  
Contre les planches du wagon.  
J'avale le fracas de la fuite qui saoule  
Et j'écoute courir, ballotté par leur foule,  
Un troupeau de coups de canon.

## LOIN

Je suis libre. Déjà les plaines se boursouflent ;  
La nature, pour me charmer, cambre ses reins.  
On respire une odeur de fumées et de feuilles.

Et mon amour de la cité, ce sale chien  
Qui m'a suivi partout, qui est là, qui s'entête,  
Je l'ai poussé dans le coin noir, sous la banquette,  
Et je l'écrase avec mon pied.

Le ciel que j'appelais s'approche des fenêtres,  
Et s'y colle.

Mon front, je le sens qui reluit.

Je suis bien. Le compartiment est presque vide ;  
Les cloisons et le bruit me séparent des hommes.  
La terre a la fraîcheur d'une jeune corolle  
Que la vitesse arrose et qu'elle épanouit.

Près de ma joue émue passent les kilomètres  
Comme un câble en velours dont la fuite caresse.

A chaque station je m'allège, il me semble,  
D'un devoir, d'une loi, d'un ordre, d'un ensemble.  
Je renais ; j'ai mon souffle à moi, mon cœur, le mien.

Morale, autrui... Ville unanime... elles sont loin  
Les bouteilles que j'ai jetées par les portières !

L'horizon m'entourant comme un peuple, j'annonce  
La délivrance de mon âme à la matière.

En avant, le sifflet redouble ses clameurs ;  
Le train de vingt wagons est un frisson de joie ;  
Le piston bat plus fort ; moi, je redeviens moi  
A toute vapeur !

Je suis libre. L'espace immense est ma cuirasse ;  
Je possède à moi seul l'air vierge que j'embrasse ;  
Les arbres me saluent de leurs rameaux pliés,  
Et le vent vagabond vient me lécher les pieds.

Je ne suis plus un être englué dans sa race,  
Et j'ai cassé les clous qui me rivaient l'esprit,  
Et je montre aux rochers, aux feuilles, aux écorces,  
L'homme, écume d'argent qui couvre et qui fleurit  
Le ruissellement noir des forces.

J'ai repris l'attitude auguste et naturelle  
Du vivant qui résume et complète la vie ;  
Les herbes, à genoux devant moi, glorifient  
Mon âme solitaire élargissant ses ailes.

Je brandis mon vouloir et mes poings sans heurter  
La muraille, l'idée ou la chair défendue ;  
Ma conscience unique éclaire l'étendue,  
Et mon isolement me fait illimité



*Je suis libre.*

Il vaut mieux dormir sous les feuilles  
Que de savoir le sens du monde ;  
Etre un bouchon, humide à peine  
Du passage des phénomènes,  
Qui, docile aux houles obscures,  
Flotte à fleur d'évolution.

Dormir sous les feuilles.

Pauvres groupes humains derrière l'horizon,  
Creusez vos chairs avec les pioches et les sondes,  
Forez le puits qui n'est jamais assez profond,  
Pour dé couvrir de la conscience plus claire.

Dormir sous les feuilles !

Je ne suis plus d'aucune ville,  
Rien d'immense ne me possède ;  
Mais de petites formes vertes  
S'agitent plus haut que mon front.

Arbres, essaims de mouvements  
Qui s'attellent à mon sommeil,  
Le soulèvent et le dispersent.

Dormir sous les feuilles.

Je ne veux pas évoluer plus loin que l'homme.  
Mon être a trop, déjà, de l'effort atavique ;  
J'ai fait tant de chemin à travers mes ancêtres,  
Depuis le carrefour lointain où la matière  
A rencontré la vie,  
J'ai la tête si trouble et les jambes si lourdes  
Que je m'arrête enfin pour dormir sous les feuilles.

Mon corps n'est pas une charpente boulonnée  
Dans l'enchevêtrement d'un corps supérieur ;  
Oh ! nous n'aurons pas mis à me donner un cœur,  
Ma race tant de siècles et moi tant d'années,  
Pour soumettre ses battements à la cité.

Je ne suis plus l'élan fidèle qui s'arcboute  
Et qui porte un ensemble aux voûtes colossales ;  
Mais je ressemble aux brins d'herbe sans idéal  
Dont les arcs lâchement ont plié sous mon cou.

Je ne consens à rien qui soit plus grand que moi ;  
Je suis le ruisseau las qui n'ira pas au fleuve,  
Et qui, ayant fait halte au fond de la vallée,  
N'est plus qu'un lac qui s'évapore et qui s'endort  
Sous les feuilles.

Dormir sous les feuilles,  
Le bras replié  
Pour poser ma joue.

Etre un corps défait  
Et presque dissous.

En laisser bâiller  
L'unité vitale,  
Comme le nœud qui  
Ferme un sac de graines ;

Et semer à terre  
Toutes mes pensées.

Les sentir qui prennent  
Racine et s'enfoncent.

Avoir un sommeil  
Egal et touffu  
Comme une prairie.

Avoir un ruisseau  
Qui passe au travers  
Et qui le délie.

Dormir sous les feuilles.

Redevenir seul  
Puis me diviser.

N'avoir plus la vigueur de rester tout moi-même.  
Et pour ne presque plus percevoir l'univers,  
Pour être bien certain de ne plus le penser,  
Devenir ma poussière au fil d'un vent léger.

Vivre en tant de morceaux que le rythme des choses  
Ne puisse m'obliger à bondir dans son van.

Glisser entre les doigts des forces naturelles.

Dormir caché sous chacune de mes parcelles,  
Et me changer en mille alouettes, nichant  
A l'abri des sillons, çà et là, dans un champ.

Dormir sous les feuilles, et dormir sous mes âmes.

## REFUS D'ÊTRE ABSORBÉ

Derrière l'horizon, du soleil ondulant  
S'accumule. Les monts qui se touchent les flancs  
Gonflent tous à la fois leurs épaules musclées,  
Pour supporter le poids des lueurs empilées  
Qui bouillonnent là-bas et qui voudraient sortir.  
L'écluse du couchant, creusée jusqu'au nadir,  
Est pleine de rayons qui cherchent la bataille.  
Les flots jaunes en rangs attaquent les murailles,  
Et l'horizon heurté projette des vapeurs.

Et moi qui suis bien loin dans la plaine, j'ai peur.

L'encolure des monts frémit sous la poussée ;  
La houle tout à coup recule, puis, massée,  
Repart, grossit, s'emballe et crève l'horizon.  
Les sommets débandés se sauvent ; leur toison  
Brûle. L'océan jaune inonde l'étendue,  
Et déferle. J'ai peur. Mes forces éperdues  
Me quittent pour se joindre au flux inconscient ;  
J'ai peur d'être noyé, et je cours, mais mon sang,  
S'échappant de mon cœur trop étroit qui le gêne,  
Se livre au sang doré qui submerge la plaine  
Et dont l'élan déjà remonte les vallons.

Je ne veux pas mourir ; j'arrache mes talons  
Au sol lourd et gluant où des flammes clapotent ;  
Griffé par les buissons, trébuchant sur les mottes,  
Je fuis vers les hauteurs que le feu n'atteint pas.  
La terre s'engloutit. Je ne vois rien en bas  
Que des formes qui sursautent et se débattent  
Dans la marée où mousse une écume écarlate.  
Je grimpe haletant ; et quand je suis tombé,  
Je me lève. Accrochant de mes doigts recourbés  
Les branchages, les troncs, les genêts, les bruyères,  
Je me hausse d'un bond à la roche dernière  
Où je jette comme une loque mon effroi,  
Ayant l'orgueil et la stupeur d'être encor moi.





Le galop des clartés s'engouffre dans les gorges.  
Les prés sombres ; les blés, les avoines, les orges,  
Dont les épis campaient aux pentes des coteaux ;  
Les frênes que le sol brandit tels des marteaux,  
Et les pins s'étirant comme des cris de joie ;  
La charge du soleil les bouscule et les broie.

Mais moi, l'homme, la flamme a beau s'exaspérer,  
Battre rageusement de ses bouts acérés  
Le pied du roc que j'escaladais hors d'haleine,  
Je suis très haut, je suis trop haut pour qu'on me prenne !  
Les rayons éreintés renoncent à l'assaut.  
Leur foule s'aplanit et fond. Je suis très haut.  
Sur mes mains, sur mes yeux, le silence fourmille ;  
Quelque chose aux plis noirs me recouvre et m'habille ;  
Je semble maintenant un homme en deuil, âgé.  
Rien ne me poursuit plus ; mais je suis seul et j'ai  
La poitrine peuplée d'ombres endolories.  
Les êtres de là-bas, les orges, les prairies,  
Les frênes, les bouleaux, les pins, les peupliers  
Que le soleil couchant roule et qu'il a noyés,

Les êtres de là-bas qu'enveloppe le gouffre  
N'ont pas l'air de souffrir dans ses bras. Moi je souffre.

Pourquoi donc suis-je là, sur la montagne, assis ?  
La nature voulait me noyer, moi aussi ;  
Ma chair s'abandonnait sans résister, joyeuse  
De se noyer avec les pins et les yeuses  
Dans le débordement du soleil et du soir.  
Poussant ma chair, j'ai fui, j'ai monté, pour m'asseoir  
Sur le pic désolé que lèchent les ténèbres.  
Et je regarde en bas tressaillir les vertèbres  
Du crépuscule ardent qui se pâme et jouit.

Et je vais rester seul ; j'aurai froid ; car la nuit  
Est bien plus froide quand on est seul. Je frissonne.  
O mon âme égarée ! n'arrive-t-il personne  
Pour te chercher et te conduire par la main ?  
J'ai si froid... Sur mon dos un peu de fluide humain !  
Je voudrais boire un bol de tumulte bouillant.  
J'ai froid ; l'obscurité me frôle et m'épouvante ;  
Mes dents claquent. Pourquoi, pourquoi suis-je venu ?  
Je voudrais m'enfoncer, je voudrais baigner nu  
Dans la chaleur ressuscitante de la foule !

Et puisque mon esprit refuse qu'on le roule  
Avec l'herbe, les fleurs, les sapins, les blés roux,

---

Parmi l'inconscience et la splendeur du tout,  
Puisqu'il réclame un lit digne de sa pensée,  
Il aura la ville unanime et condensée ;

Puisque j'ai peur de la nature, peur de moi,  
Peur d'être en haut, peur d'être seul, peur d'avoir froid,  
Peur qu'un éboulement de l'ombre ne m'assomme,  
Je veux bien me noyer en me jetant aux hommes.

... *La nature.*

C'est elle qui survit aux dieux héréditaires.  
Chaque millier d'années, la chute d'un mystère  
La couvre et lui redonne un engrais d'infini.

La nature, total de ce qui n'est pas l'homme,  
L'humanité la pleure et la rappelle, comme  
Nos membres au réveil pleurent la nuit passée.

Amour de la nature, choir dans le fossé  
Où croupissent, au pied de la tour, harassées,  
Les forces du monde qui se sont endormies.

Amour de la nature, épuisement de vivre,  
Besoin qu'a l'univers de se détendre en nous ;

Défaillance du train au milieu de la côte,  
Fuite de la vapeur et glissement des roues.

Et moi, je suis venu de loin vers la nature  
Par haine et par terreur de la ville unanime.  
Je voulais retrouver un espace plus pur  
Où notre liberté ne portât sur la nuque  
Le poids d'aucun ensemble et d'aucune harmonie.

J'espérais vivre ainsi la vie imperméable,  
L'univers m'abritant contre l'universel ;  
Respirer pour moi seul en ouvrant mes pétales,  
Que n'écraserait pas de rythme mille-pattes  
Sorti de terre entre deux blocs inconscients.

Or je ne l'aperçois nulle part, la nature.  
Elle m'épouvantait hier encore. Mon sang  
Allait vers elle comme la mer vers la lune ;  
Et mes âmes à sec qu'il ne soulevait plus  
Semblaient dans ma poitrine  
Une flotte échouée dans un port qui se vide.

Maintenant où donc est-elle,  
L'immensité naturelle,  
Le grand buvard fait de ciel  
Et de terre qui résorbe  
Le rêve individuel !



Je ne respire, je ne palpe autour de moi  
Qu'un peu d'humanité qui germe et gonfle, éparse.  
Ce relent plus aigu que le parfum des arbres,  
Cette amère saveur, je l'ai déjà goûtée,  
Lorsque j'étais debout en haut d'une montée,  
Humant la ville avec ma gorge et mes narines,  
Et que, se dilatant pour prolonger les rues,  
Mes veines amenaient la foule vers mon cœur.

La nature, elle seule, aurait moins d'amertume,  
La campagne est de la nature fermentée.



Le sol n'est plus la forme libre  
Qui s'enfuyait autour du globe  
Immensément pareille à soi.  
Mais des clôtures le conçoivent.

Lui qu'on n'avait jamais pensé  
S'organise jusqu'au lointain

En petits espaces distincts,  
Comme un système d'idées claires.

Je vois des prés, des champs d'avoine,  
Un carré de luzerne, un bois.  
Les épis, les branches, les herbes  
N'ont pas le droit de se mêler,  
Et cèdent à la volonté  
Infranchissable des limites.

Les haies, ce sont des lois humaines  
Que la terre nourrit par force,  
Et qui, âpres, hirsutes, torses,  
Poussent impérieusement.



Contentes de sentir que le soleil les aime,  
Elles qui savent bien accueillir ses rayons,  
Et dont le sable flotte en forme de lumière,  
Le routes rampent pour dépasser l'horizon.

On dirait qu'elles font un travail douloureux  
Qui les étire infiniment sans les casser,  
Et que leur tension devient une clarté.



Chaque mètre semble un effort, et chaque lieue  
Une victoire. Quand je les vois si ténues  
Serpenter comme des anguilles à peau d'or,  
J'ai peur que tout à coup les champs, les prés, ces brutes  
Que les murs n'ont pas pu discipliner encore,  
Les écrasent entre eux d'une seule poussée.  
Mais elles vont toujours avec leurs deux fossés  
Que la nature a la paresse de franchir,  
Et leurs arbres en rangs dont les tiges refoulent  
L'émeute des végétations ennemies.

Comme un fil souple au bout d'une aiguille d'acier,  
Les routes s'insinuent à travers les limites  
Et cousent vivement les morceaux d'étendue.

Même quand nulle roue ne longe leurs ornières,  
Quelque chose y circule et frémit. L'air des routes  
Est presque une vapeur de mouvements humains,  
Et leur sable est du mouvement cristallisé.



Voilà les gestes blancs que les villes se font  
Par-dessus la nature aux rêves hérissés,  
Comme on s'offre la main par-dessus un buisson.



Or elles échan<sup>g</sup>ent des signes  
Plus légers, plus insaisissables  
Que la route et que le chemin.

Elles pensent l'une vers l'autre  
Sans que la terre en sache rien.

La terre n'entend pas leurs caresses qui courent,  
Et ne devine pas l'amour aérien  
Que s'envoient sur les fils, en frissons électriques,  
Leurs cœurs, mal assouvis par la lenteur des trains.

Mais moi, je ne sens plus que ce long glissement ;  
Je vois les mots passer comme un vol d'hirondelles  
Dont l'ombre même échappe à l'océan stérile ;  
Je les vois, un instant, qui reposent leurs ailes  
Sur les poteaux pareils à des mâts de navires.

Leur essor innombrable efface l'étendue ;  
Je nage parmi des vibrations humaines  
Si hautes que mes pieds ne touchent plus le sol ;  
C'est leur chaleur qui me traverse et me remue,  
Et c'est la houle intelligente de leurs ondes  
Qui, seule, me baignant dans sa réalité,  
Supprime la nature et me refait le monde.

*Par-dessus la nature.*

Du blé pousse ; du vent l'ébranle ; les épis  
Sont mus par la vigueur du sol qui passe en eux,  
Et par l'air inquiet qui cherche un équilibre.

Ici,  
Les mouvements de la matière et de la vie  
Ont le pas grave, et sentent qu'ils sont les aïeux  
Des mouvements hâtifs dont frémissent les hommes.

Le bruit d'une cloche m'effleure.  
Je ne vois pas le fond du val  
Derrière la pente et les feuilles.  
Tout ce qui vit là-bas demeure  
L'inconnaissable de mes yeux.

Mais je sais pourtant qu'un village  
Y prend conscience de l'heure  
En faisant sonner son église.

Vers l'autre bout  
De la campagne,  
Une fumée  
Frétille au dos  
D'une maison ;  
Comme la queue  
Du chien qui trouve  
Un paquet d'os  
Sous le gazon.

Et très loin aussi,  
Parmi la bruyère,  
Un berger conduit  
Son troupeau de chèvres.

Sans qu'il dise rien,  
L'aimantation  
De son corps debout  
Tient noué à l'homme  
L'élan centrifuge  
Des bêtes qui ruent  
Sautent et galopent.

Pauvres groupes perdus dans l'espace ignorant !  
Entre le toit qui fume et le hameau qui sonne,  
Et du bruit de la cloche au silence du pâtre,  
Il y a des épis, des branchages, du vent ;  
Mais il n'y a qu'un point d'humanité vivante,  
Et ce n'est rien que moi.

Mon crâne qui domine à peine l'étendue,  
Voilà l'étroite auberge où peuvent s'abriter  
Les âmes qui font route à travers la nature,  
Et qui se cherchent l'une l'autre pour conclure  
Sur la pierre du carrefour leur unité.

Le troupeau, la maison, le village, à la fois,  
Deviennent conscients dans ma cervelle à moi.  
Je sens sonner l'horloge, gambader les chèvres,  
Et flamber l'âtre autour de la marmite noire.

Je suis le choc pensif de ces trois solitudes ;  
C'est mon âme qui sert de soudure brûlante  
A leurs plus longs désirs d'épanouissement.

Je suis le premier mot ému, balbutiant,  
Que hasardent, toutes ensemble, ces trois vies  
Qui s'abordent sans se connaître, intimidées.

Je suis leur union soudaine et leur baiser.

## LA FAMILLE

Les frères, les cousins et les petits enfants  
Sont venus chez l'aïeul pour faire la veillée ;  
Dans la salle encombrée de fagots et de bûches  
Et que parsèment des pommes de pin, on a  
Descendu les chaises bancales et les bancs.

Les plus jeunes au fond chevauchent une huche.

Tourmentés par l'odeur du fromage et du pain,  
Les chiens dont le flanc colle à la terre battue  
Bâillent près du buffet qu'ils frôlent de leurs queues.

Au milieu,  
Sur un guéridon de bois brut,  
La lampe s'évertue. Les femmes

Qui, de leurs têtes inclinées,  
Vénèrent la lumière jaune,  
Allongent un peu la dentelle,  
Et font tout lentement une aune,  
En plongeant des doigts effrénés  
Dans les fuseaux qui se trémoussent  
Avec un bruit rond et roulant  
De cailloux secoués au ventre  
D'un bocal.

Le centre de la salle est un morceau de flamme ;  
Il rend visibles ceux qui se tournent vers lui ;  
Les yeux, pour le fixer, convergent ; et c'est lui  
Que reflètent les mains, les fronts et les prunelles.

Dans l'ombre sa lueur ameute le réel ;  
Un être qu'il éclaire est présent pour les autres,  
Et, chez les paysans assis là, côte à côte,  
Le désir de s'aimer naît de la lampe unique.

Chaque rayon est une route sans détour  
Que descend la pensée nonchalante d'un homme,  
Et toutes les pensées cheminent vers la flamme,  
Et viennent aboutir au même carrefour.

On cause par instants. Les voix ne sonnent plus  
Comme aux jours de marché quand on vend une vache,

Et ne se gonflent pas en ampoules remplies  
De jurons. Les muscles et les mots se détendent.  
Il se fait des accords de syllabes chantantes  
Entre phrases d'enfants et phrases de vieillards.  
Et peu à peu les voix ne sont plus à personne ;  
La veillée cause.

Distraites par la joie de travailler ensemble,  
Les femmes songent moins aux sous qu'on leur paiera ;  
Les hommes, en parlant du blé nouveau qui pousse,  
Des gelées, de la grêle, de la lune rousse,  
Oublient l'argent futur vers qui bâille leur bourse.

Ils oublient que la haine a secoué leurs âmes  
Comme des linges humides qui s'entrechoquent ;  
Qu'ils brandirent les poings certains soirs de partage,  
Tandis qu'à la cloison le lit du mort craquait.

Les visages ont l'air de se ressembler plus.  
Une même pensée y promène ses doigts  
Et façonne uniformément les traits dociles.

Inclinés en courbes égales, les sourcils  
Font sur l'alignement des faces qui voient  
Une ondulation paisible et prolongée.



Et derrière les yeux dont l'éclat est pareil  
Il ne peut y avoir maintenant plusieurs âmes.

Oh ! l'ingénu plaisir d'exister ! La famille,  
Qui savoure sa vie et qui se trouve belle,  
Étale sur son corps le regard bienveillant  
De toutes ses prunelles.

Elle qui s'aime ainsi voudrait vivre longtemps.

Elle voudrait, et c'est un désir véhément  
Qui fait vibrer la flamme et s'attendrir les voix,  
Retenir pour toujours ses hommes, côte à côte,  
Dans la salle aux vastes murailles, si bien close  
Que nul souffle d'esprit ne s'échappe dehors.

Elle est contente, elle se chauffe, elle s'éclaire.  
Rien qu'une volupté dans une seule chair,  
Rien qu'une chair qu'habille un murmure de mots  
Avec de la fumée et des rayons de lampe.

Un vague épuisement qui rend lourdes les jambes,  
Et le besoin de s'enliser dans du repos.

Le sang de tous fuyant les prisons qui l'isolent,  
Filtrant, sans qu'on le voie, à travers les peaux molles,



---

Pour se répandre et pour se mêler de nouveau  
Comme il était jadis dans le corps de l'ancêtre.

Une âme qui fleurant le parfum de la terre  
Se balance et s'endort au roulis des fuseaux.

Somnolente, placidement heureuse d'être,  
La famille.

## LA CONSCIENCE QUI DEVIENT

*..qu'un peu d'humanité qui germe et gonfle, éparse.*

Eparses dans le peuple innombrable des plantes,  
Les maisons du village, aux faces indolentes,  
Qui somnolent en murmurant les mêmes mots,  
Enfouissent leur vie avec tant de mystère  
Qu'à peine on voit briller, çà et là, près de terre,  
Les écailles d'un toit nageant sous les rameaux.

Les petites maisons restent effarouchées ;  
Le retentissement des vieilles chevauchées  
Vibre encore tout au fond d'elles ;

Elles ont peur, toujours, de l'homme qui venait  
Poser ses bottes de soldat sur les chenets  
A la lueur familiale des chandelles.

Le temps ne coule plus, les souvenirs se caillent  
Dans leur mémoire ankylosée ;  
Elles tremblent, croyant entendre la bataille,  
Quand l'air agite les croisées

On ne leur a pas dit, aux maisons du village,  
Que les hommes, déjà plus graves et plus sages,  
Voudraient tant se chérir qu'ils se haïssent moins,  
Et qu'en ouvrant les bras ils desserrent les poings ;

Que la race brisant les rochers qui la gênent,  
Dévale par torrents de la montagne aux plaines,  
Coule, gonfle, conflue, puis, avec un bruit sourd  
De chute, s'engloutit dans les villes trop pleines,  
Lacs d'hommes que font frissonner les vents d'amour.

Et c'est pourquoi elles se cachent,  
Dissimulées sous leurs toits noirs,  
Sans rien savoir et sans rien voir,  
Les fermes où dorment les vaches.

Et puis, comment s'aimer ? L'amour se perd en route.  
Il y a tant de champs, tant de prés, tant de roches !  
Avant qu'on ait atteint les maisons les plus proches,  
L'amour qu'on porte a fui de l'âme, goutte à goutte.

Ils sont épais, les murs des petites chaumières,  
Pour que le vent rageur se cogne aux grosses pierres,  
Et les morde en aveugle et s'y casse les dents.

Mais les souffles ténus qui vont se dévidant  
Parmi l'espace élu que l'homme sanctifie,  
Et sont l'essence impondérable de la vie ;  
Les souffles si vibrants qu'ils semblent composés  
Avec des mots profonds et de vastes baisers,  
Avec l'odeur de femme et l'haleine de cierge ;  
Les souffles qui, pareils à des fils de la vierge,  
Viennent frôler le cœur et s'enroulent autour ;  
Qui forment l'épervier incassable d'amour  
Où les êtres captifs frémissent pêle-mêle ;  
Les apôtres ailés de la bonne nouvelle  
Qui nous baptisent dans leur effluve sacré,  
Passent devant le seuil et n'osent pas entrer.

Pourtant, à certaines heures,  
Le soleil donne aux mesures  
Des pensées meilleures.

Les pierres semblent moins dures ;  
Çà et là de l'ombre rousse  
Les couvre, comme la mousse  
Aux bois.

Entre elles flottent des voix  
Telles des écharpes claires.  
Les maisons veulent se plaire  
Et sont lasses de maudire.

Avec des airs confiants,  
Elles s'envoient leurs enfants  
Comme on s'envoie un sourire.

Peu à peu les taillis, les labours et les prés  
Sont moins larges. Les gens, les choses, resserrés  
Comme un bouquet de fleurs dans la main d'une femme,  
Laissent s'épanouir et se mêler leurs âmes ;  
Un parfum conscient s'élève du hameau.  
L'atmosphère plus tiède a soudain des sursauts  
Qui sont presque des palpitations charnelles ;  
Et les rayons qu'ensemble exhalent les prunelles  
L'imprègnent doucement d'esprit et de lueur.  
Tout l'inerte dehors se fait intérieur  
Et vit.  
Rien n'est plus soi, rien n'est seul, rien n'est triste.

Le village devient et saura qu'il existe  
Le jour où, pénétrée par l'effort des cerveaux,  
La matière sera comme un immense oiseau  
Dont le corps transpercé pantelle au bout des flèches.

Et déjà, vers midi, pointant leurs frêles mèches,  
Lorsque le vent se noie au large de l'été,  
Les petites fumées que pensent les chaumières  
Vont d'un essor égal dormir dans la lumière,  
Et faire un songe prophétique d'unité.

*Unanime, je t'aime.*

C'est le dimanche au soir ; je m'assieds sur le mail  
Où sont des bancs de fer et des arbres taillés ;  
Quelques gens devant moi se promènent et causent ;  
Leur démarche est paisible et leur voix reposée.

Je ne la connais pas, cette petite ville ;  
C'est la première fois que je touche sa vie ;  
Elle porte un clocher pointu ; son nom me plaît ;  
Moi je suis triste un peu de ne rien savoir d'elle.

Elle émeut délicatement, comme une femme  
Qu'on vient d'apercevoir, qu'on se sent près d'aimer,  
Et qui vous donne dans un seul de ses regards  
La soif d'approfondir son âme et son passé.

Cette ville sous le crépuscule, il faudrait  
Qu'elle ait un corps pareil au mien, et que je puisse  
L'interroger tout bas en lui prenant les mains.

Je lui demanderais les secrets de son cœur,  
Si ses hommes croient au bonheur, s'ils croient en Dieu,  
S'ils lisent des romans, et si les jeunes filles  
S'en vont, quand il fait chaud et que la clarté tombe,  
Dans une église afin que l'ombre les caresse ;  
Je lui demanderais pourquoi ses toits sont bleus.

Les rues ont une expression qui me pénètre  
Mais qui me semble du mystère. Je devine  
Que certaines maisons frémissent d'adultères,  
Que, dans l'au delà des croisées,  
Entre les rideaux lourds, dans le règne des lampes,  
Il y a de la chair qui ne veut pas dormir.

Est-ce que les enfants d'ici jouent aux soldats ?  
Pour quelle mort, depuis tantôt, sonnent les cloches ?

Mon esprit solitaire est une goutte d'huile  
Sur la pensée et sur le songe de la ville,  
Qui me laissent flotter et ne m'absorbent pas.



---

Je voudrais m'infuser en elle, me glisser  
Dans les joints de ses murs, à travers ses familles,  
Etre une omniprésence éparse sous les toits.

Nulle vibration ne passe d'elle à moi.  
Et malgré mon désir, malgré ma jalousie,  
Je l'ignore, et je suis pour elle, simplement,  
Un corps qui s'est posé par hasard sur un banc.

## RETOUR

Je suis sorti des champs et des forêts  
Comme d'une chambre où l'on s'est aimé,  
La tête pesante et les muscles las.  
Je ne savais plus comment me penser.

Mon cerveau était la maison couverte  
De mousse, avec des frôlements de bêtes,  
Où logeait seule une vieille torpeur.  
J'avais oublié ce qu'il faut penser.  
Comme une loque devant la fenêtre  
Pendait le souvenir de la forêt.

Dès que je mets le pied sur ton trottoir, ô ville,  
Toute la chair que j'ai se crispe et se distend,

Comme de toucher nue un plateau électrique.  
Ton amour inquiet tombe sur moi, d'un coup,  
Et je tremble pareil aux pièces d'un moulin  
Quand on lâche l'écluse et que les eaux s'écroulent.

Le bruit des voitures,  
Aigu, saccadé,  
Et denté, m'engrène.

Ma vie s'ébranle, s'accélère,  
Tourne vertigineusement.

Le chant boueux de la rue,  
Le mouvement de la foule,  
Et les reflets compliqués ;  
La surexcitation,  
L'énergie âcre de l'air  
Altèrent timidement  
Ma substance.

Les émanations de la cité pénètrent  
Et transforment les molécules de mon corps,  
Et les ramènent à des danses oubliées.  
Crucifiées aux murs, les affiches me disent  
Obstinément les mots qu'on leur a confiés.

Phrases simples, branches fragiles,  
Et qui fléchissent sous mon âme.  
A l'étalage des marchands  
La face des livres médite ;  
La lumière se plaît sur eux  
Et cerne les lettres du titre.

Quand je lève leur couverture,  
Les volumes m'envoient au front  
Une brusque et tiède bouffée.

Car ils sont les coffrets d'un jour  
Où se ramasse l'unanime,

En les touchant l'un après l'autre  
Mes doigts et mes regards sont devenus plus chauds.

Les dernières cellules de moi-même  
Que ne ranimaient ni le bruit des fiacres,  
Ni les pulsations de l'air nerveux,  
Ni le tumulte et la rumeur des hommes,  
Vibrent devant les revues et les livres.

### *III. — NOUS*



*Mais, au fond des corps, les cellules.*

Je vous vénère, cellules de mon cerveau,  
Que mon sang le plus pur aille vers vous, neurones  
Qui vous êtes donné le devoir d'être moi.  
Je vous aime entre les cellules de mon corps.

Les autres n'ont voulu que la tâche vulgaire,  
L'effort sans yeux au fond de la chair sans lumière ;  
Mais le peu de lueur qu'elles laissaient couler,  
Goutte à goutte, comme une résine inutile,  
Vous l'avez ramassé pour en faire des torches.  
Et vous reconnaissant de loin parmi la foule,  
A ce halo mystérieux qui vous entoure,  
Vous avez traversé mon corps pour vous rejoindre ;  
Vous avez arboré vos flammes, côte à côte ;

Les autres qui criaient n'ont pas pu les éteindre ;  
Et vous toutes alors qui portiez des flambeaux  
Vous avez fait le flamboiement de mon cerveau.  
C'est votre bourg ; je le sens vivre dans ma tête  
En rumeurs, en tournoiements, en feux électriques,  
Comme un tas de fêtes foraines et d'usines.

N'ayez peur de rien ; lueusez énergiquement ;  
Car je vous défendrai contre toute ma chair.  
Je les forcerai bien, les autres, à se taire.  
Elles vous enverront leurs humbles vibrations  
Que vous écraserez entre vous, chères meules,  
Et leur dîme d'épis deviendra ma pensée.

Or moi qui suis votre total reconnaissant,  
Votre unité qui se souvient et s'attendrit  
D'avoir été possible en chacune de vous,  
D'avoir été le rêve épars de mon esprit,  
Je vous imiterai, neurones, je serai  
L'homme qui sait voler de l'âme aux autres hommes,  
Un carrefour joyeux des rythmes unanimes,  
Un condenseur de l'énergie universelle ;  
A mon approche, il jaillira des étincelles,  
Et toujours autour de mon cœur il y aura  
Un duvet crépitant de lueurs qui naîtront.



Si je ne parviens pas à concentrer la ville,  
Je veux être du moins  
Dans le fouillis obscur des câbles et des fils  
Le brin ténu de conscience, que le fluide  
Traverse d'une émotion incandescente.  
Et d'autres, çà et là, se mettront à briller ;  
Je ramperai vers eux dans l'herbe noire ; et nous,  
Vers luisants, nous éblouirons le clair de lune.

Vous avez peiné, vous êtes mortes, cellules,  
Afin de me créer moi qui suis votre dieu ;  
Comme vous je mourrai pour me créer un dieu,  
Et je resplendirai jusqu'à ce que je meure.

## NOUS

## I

Le siècle a dépassé la ligne d'horizon.  
Sur le disque, pareils à des rayons qui poussent,  
Des hommes sont debout et regardent le monde :  
C'est nous.

Notre chair est remplie encore de naissance ;  
Nous sommes, à vingt ans, de la flamme qui pense,  
De la force qui part ;  
La vapeur frénétique agite les chaudières ;  
Nous allons vers demain, et nous quittons hier  
Comme un train qui s'ébranle et qui sort de la gare.

Pour ne pas emposter l'odeur de notre vie,  
Nous balayons le tas des tristesses pourries,  
Les rognures de désespoir.  
Nous voulons être sains et clairs. Sur notre esprit,  
Quand il s'affaisse, nous secouons l'arrosoir.  
Les hommes avant nous ont pleuré trop longtemps.  
Leurs âmes retenaient l'obscurité des temples ;  
Le parfum de l'encens les faisait défaillir ;  
Ils aimaient s'attarder à trop de crépuscules,  
Et d'avoir vu des dieux qui craquent et qui brûlent  
Ils étaient tous devenus fous.

Nous resterons debout malgré que le soir tombe ;  
Le jour en s'éloignant nous laisse l'univers ;  
S'il fait noir, nous saurons planter nos dents de fer  
Dans la coquille de l'ombre.

Même aux heures de nuit, lorsqu'un mystère épars  
Se glisse près du cœur et l'appelle autre part,  
Et lorsque rien n'insiste plus pour que l'on vive ;  
Nous, par-delà les murs et par-dessus les toits,  
Nous entendons avec un tremblement de joie  
Le sifflet des locomotives.

Leurs cris illimités nous gonflent d'avenir ;  
Déjà notre poitrine avale le matin.

An fond de nos cerveaux étincelle soudain  
Et flamboie un arc électrique.

La haine de la mort crispe nos poings rageurs ;  
Nous ne serons jamais complices des douleurs  
Dont le guet-apens nous menace ;  
Il ne faut pas qu'elles nous prennent endormis ;  
Pas de larmes ; broyons en nous ce qui gémit,  
Et faisons luire notre face.

Nous ne permettrons pas à l'âme d'avoir mal ;  
Et si, pour l'effrayer encore, les morales  
Osent la regarder seulement dans les yeux,  
Alors, brandissant haut le cadavre de Dieu,  
On en aplatira d'un seul coup les morales.

Nous allons vers demain et le vent nous dépeigne ;  
Nous foulons un trottoir arrosé de printemps ;  
Nous allons ; et de notre pensée en métal  
La lumière s'essouffle à tirer des fanfares ;  
Nous sommes les clairons où chante le soleil.

Or nous, libres enfin des pieds jusqu'à la tête,  
Nous de qui le vouloir  
S'étale dru comme la crinière des bêtes ;

Nous qui nous refusons à trainer la brouette  
Des vieux devoirs ;  
Nous les forts qui pouvons, si le bonheur nous tente,  
L'avoir ;

Puisqu'il ne surgit plus d'ennemis, par devant,  
Puisque notre révolte a fait notre victoire,  
Nous formons les faisceaux et nous plantons les tentes,  
Avec le drapeau blanc,  
Pour appeler l'idée qui dictera la loi.  
Elle approche. Le sol de la route remue ;  
Voilà que le vent siffle, et que notre raison  
Hennit, ayant flairé l'odeur d'un dieu vivant.

Nous frémissons comme le sol où pousse un arbre :  
Nous sentons parmi nous les racines d'un dieu  
Se tordre et serpenter et sucer notre vie ;  
Nous sommes de la terre en tas qui se craquèle,  
Et d'où monte, à travers les mottes, vers le ciel,  
La conscience de la ville.

Nous en avons assez d'être de simples hommes,  
Des égoïstes nains qui se gonflent en cloques  
Sur un membre de l'univers.  
Maintenant le désir nous a pris d'être énormes :  
L'infini de notre âme est encore une borne  
Que nous sautons.

Nous en avons assez de fondre dans la mort  
Comme de l'or dans l'eau régale ;  
Il faut de la pâture aux affamés de temps ;  
Quand on a dévoré cinquante ou soixante ans,  
On se couche en pleine fringale.

L'espoir du paradis qui flambait autrefois,  
On eut beau le couvrir avec nos doigts, le vent  
A soufflé la chandelle ;  
Le vent a balayé l'au-delà du zénith ;  
Mais, pour nous consoler de la vie éternelle,  
Nous aurons la vie unanime.

Chacun de nous s'étire, et, s'accrochant des ongles,  
Grimpe hors de lui-même ;  
Il semble que déjà nous soyons un peu moins  
Ephémères.

Nous voulons librement que l'on nous asservisse ;  
Avoir un dieu vaut plus qu'avoir la liberté.  
Nos âmes qu'on a mis tant de jours à sculpter,  
Et que des ornements somptueux enrichissent,  
Nous les jetons, sans une larme, au précipice  
De la cité.

Qu'elles aillent tomber sous les roues des voitures,  
Rebondir aux pavés, cogner contre les murs,

Que les lourds mouvements du peuple les triturent,  
Et que les foules, tournoyant comme des meules,  
Les cassent comme des grains mûrs !

Nous avons le désir d'aimer ce qui nous brise ;  
Graves de quiétude et frémissants de joie,  
Nous cessons d'être nous pour que la ville dise :  
« Moi ! »

## II

Nous pouvons nous asseoir à côté de l'enclume  
Sur les barres de fer que nous battons demain ;  
Le brasier brûle encore ; ouvre la porte au soir,  
Pour que le vent se chauffe et porte par la terre  
L'haleine des charbons qu'ont allumés nos mains.

Depuis cent ans, depuis mille ans  
Une lave ébranlait le sol,  
Et c'est notre âme de vingt ans  
Qu'elle a soudain choisi pour faire  
Son volcan.



Le premier flamboiement a jailli ce matin ;  
Il n'a pas dépassé l'enceinte des montagnes ;  
Les hommes des vallons ne l'ont pas vu de loin.

Le cratère s'endort car il a respiré  
L'éponge ruisselant de clair de lune et d'ombre  
Que la nuit tend sur ses naseaux exaspérés.

Mais les cendres déjà franchissent l'horizon ;  
Et les passants des carrefours, les jeunes filles  
Des fenêtres, les enfants des jardins regardent  
Venir les astres noirs à l'occident des villes.

Et nous sommes une écurie incendiée ;  
Des chevaux noirs, sentant le feu prendre aux litières,  
Cassent leurs chaînes, ruent de leurs sabots ferrés  
Contre les portes, et s'emballent vers la plaine.

Je sais, nous n'entendons presque plus leur galop,  
Nous que voilà dans le silence après l'effort ;  
Mais je sais bien qu'ils ne sont pas fourbus encore.  
Ils vont. Toute la terre est leur tambour sonore ;  
Ils ne s'arrêteront qu'en face de la mer.

Nous avons créé Dieu comme on brasse la pâte  
Avec des mouvements qui nous exténuaient.



Nous avons créé Dieu comme on nage, à la hâte,  
Dans une eau qui fait des remous et gicle aux yeux.  
Au bout des ondoiements dont c'est nous le milieu,  
Dieu paraît en écume,

Car les groupes vivaient sans l'avoir jamais su ;  
Ils étaient presque aussi naïfs que l'univers ;  
Ils se ressemblaient tous : les villages assis  
Dans l'herbe ; les grandes villes qui sont debout ;  
Les casernes, et les troupeaux de bœufs tranquilles.

Ils se réjouissaient de téter le soleil ;  
Mais il coulait en eux comme de l'ombre chaude ;  
Leurs masses s'entr'ouvraient pour prendre ses rayons,  
Et puis les verrouillaient au cachot de la chair.

Nous avons à coups de cloche  
Jeté sur eux l'angélus  
De la conscience neuve ;  
Ils s'éveillent, ils se lavent,  
Ils sont dieux, leur règne arrive,  
Parce que c'est notre rêve,  
Et que nous l'avons voulu.

Pendant que nous causons, les paupières baissées,  
Et que nous appuyons le front qui a pensé  
Sur les mains qui ont fait ;

Dans le creux des maisons il y a des familles  
Qui voient leur âme et qui l'écoutent sautiller

Comme un grelot de fête ;

Dans les cafés, autour des tables, il y a  
Des groupes qui sourient de sentir les lianes

De leur âme tenace et courbe

S'enrouler aux poignets, aux poitrines, aux cous ;

Il y a quelque part des salles sous des poutres  
Où ce soir une foule devient consciente ;

Il y a cette nuit des hameaux et des bourgs  
Où notre effluve arrive à la première auberge,  
Et qui seront presque divins au petit jour ;

Il y a des armées en marche sur les routes ;  
Des trains forçant l'espace à s'engouffrer en eux

Avec des sifflements ;

Nous les rattraperons ; nous mettrons sur leur croupe  
La poigne qui saisit et les ongles qui creusent ;  
Notre effluve fécondera leur mouvement.

Enorgueilli mais las de sa paternité,  
Notre corps peut dormir au rythme des étoiles ;  
Dieu notre fils est né là-bas sous tous les toits ;  
Toutes les forces vont chanter.

*Toutes les forces vont chanter.*

La certitude chaude est au cœur de la ville ;  
Une pulsation régulière l'envoie  
Le long des rues qu'elle encourage, et jusqu'aux toits  
Qui ne se tassent plus par crainte du ciel noir.  
Les voitures vont vite et ne s'entravent pas ;  
Les mouvements des jambes, les gestes des bras  
S'ordonnent souplement dans la foule qui marche.  
Les multiples élans coulent l'un contre l'autre  
Sans que rien tout à coup accroche, heurte, saute ;  
Chaque rythme, onduleux et huileux, s'intercale  
Dans le vide qui bâille entre deux glissements.

Un bruit de force qui suffit à son effort,  
Et d'énergie également distribuée  
Monte de la cohue à travers les buées  
Que les murailles suent et les lampes colorent.

La ville ne sent plus qu'elle a des cimetières ;  
Les songes des vieillards restent à ras de terre  
Et ne s'élèvent pas jusqu'à sa conscience.

Elle sait que les morts sont des transmissions.  
Les hommes qui, ce soir, agonisent en elle  
Lui rendent simplement par sursauts douloureux  
Le peu qu'ils arrêtaient de son fluide immortel.

Ils l'ont serré, tant qu'ils ont pu, entre les nœuds  
De leurs organes ; mais ce soir ils lâchent prise.  
Pendant qu'eux râlent, des corps jeunes s'électrisent  
Dans la vibration que font les corps dissous.

Et les enfants qui peinent entre des brancards,  
Malgré leur peau rougie et leurs doigts énervés,  
Sont heureux que la roue martèle les pavés  
Et fiers d'agir contre le poids de la matière.

Aux cafés les buveurs rêvent un avenir  
Eternel entre des clartés et des miroirs,  
Avec de la chaleur, des violons, des voix,  
Des fauteuils mous dont l'embrassement fait dormir,  
Et des liqueurs aiguës dont la morsure éveille.

Ceux qui, dans les carrefours,  
Au bord du trottoir, attendent  
A l'heure du rendez-vous,  
Triturant des yeux la foule,  
Jusqu'à ce que leur regard  
En arrache une présence  
Dont le seul rayonnement  
Cachera toute la foule,  
N'ont pas d'angoisse à la gorge  
Ni de saccades au cœur ;  
Ils sont sûrs de voir tantôt  
S'avancer entre les rythmes  
La démarche bien-aimée.

Les arcs voltaïques pétillent dans les globes,  
Sans faillir.

C'est qu'au loin tournoient fidèlement  
Les dynamos qui font une rumeur d'abeilles ;  
Et que, depuis leur centre où se croisent les forces,  
Où les courants pressés s'entre-tuent et s'engendrent,  
Puis se sauvent le long des câbles et des fils,  
Jusqu'aux charbons qu'un grand baiser volatilise,  
Le mouvement, soumis au vouloir de la ville,  
Devient, seconde par seconde, la lumière.

L'élan des express traverse les chambres  
Des philosophes, avec un bruit dur

D'acier qui court et de force qui crie ;  
Et les philosophes croient que leur chambre  
Se transforme en quelque gare sonore  
Où, tenus par des attelages fermes,  
Ayant des sacs de faits plein leurs fourgons  
Derrière l'idée ardente et motrice,  
Les systèmes attendent un signal  
Pour s'ébranler irrésistiblement,  
Et suivre plus loin que tout horizon  
La continuité des rails logiques.

Des savants méditaient, dans l'amertume :  
« La matière, l'oiseau mystérieux,  
Notre oiseau sacré qui ferme les yeux,  
Et qui cache l'infini sous ses plumes,  
Nous lui avons fait une belle cage ;  
D'inflexibles lois étaient les barreaux ;  
Voilà qu'il se sauve entre les barreaux ;  
La matière devient impondérable. »

Mais ce soir l'unanime a tant de certitude  
Qu'il s'en glisse aux bourrelets des laboratoires.  
Les savants disent : « Nous ferons une autre cage,  
Avec des perchoirs neufs et des barreaux plus drus,  
Pour l'oiseau qui porte l'infini sous ses plumes. »

Elle n'accepte plus, la ville, d'ignorer  
Par le flux de quel nerf ou de quel océan  
Du soleil vers la terre et vers elle descend  
L'attraction universelle.

Habilement, elle se fait des certitudes  
Avec les doutes fins que filèrent ses hommes.  
Rien que d'avoir un peu conscience de ses rues,  
De sentir vivre, au son de la même minute,  
Et vibrer à la fois, en ondes qui s'ajoutent,  
Le cerveau des savants et le ventre des filles,  
Elle devine mieux la vie et l'univers  
Qu'un ventre qui jouit ou qu'un cerveau qui doute.

Toute sa chair n'est plus qu'un immense regard.  
Au lieu de rebondir contre les phénomènes  
Et de lui revenir en reflet contre l'âme,  
Il troue, sans dévier, leur dallage de verre,  
Et découvre, dans la pénombre du sous-sol,  
Un peu moins bas que la substance, un peu moins haut  
Que l'apparence, dans un lieu d'aube et d'amour,  
Commencement d'un puits peut-être, ou d'un couloir,  
Une forme annelée, successive, bougeant,  
Semblable à quelque ver qui n'aurait pas de bout ;  
Une forme ayant du relief et de la chair,



Une figure plus native de la chose,  
Une membrane dont le contour souple et chaud  
Révèle mieux l'ombre musclée qui est dessous.

Ce soir la ville sait que le monde est réel.



## DEMAIN

Nous ne serons rien.

Plus rien.

A peine peut-être

Un petit tremblement de branches où les forces

Poseront un instant leurs pattes de condor.

Je ne serai plus rien, moi.

Lui, sur le trottoir,

Là-bas, ne sera plus rien. Ni vous qui buvez

Aux terrasses ; ni vous qui dormez sous les toits.

Depuis longtemps, notre âme, on l'aura vendangée.

Il n'en restera plus qu'une mousse au pressoir,

Et qu'un pli de vapeur au-dessus de la cuve.

Nous serons des prolongements, comme les filles  
Qui attendent sur le trottoir au coin des rues,  
Tiges minces de chair  
Où coulent aboutir tous les élans femelles  
Dont les ondes secouent et réchauffent la ville.

Notre corps agira fermement sur le sol ;  
Mais le total clair et léger de notre corps  
Et tout ce qui scintille à l'envers de nos gestes,  
Ce qui est notre conscience aura monté.  
Un cerf-volant doré s'envolera de nous  
Qui n'aurons même plus d'yeux pour le regarder,  
Qui sentirons seulement le long de sa corde  
Jusqu'à nos mains gelées descendre un peu de foudre.

Nous aurons plein nous-même un savoureux néant ;  
Et nous pendrons comme des grappes de raisin.  
Notre cœur aura l'air d'un bon chien endormi  
Dans une chaumière sans lampe.

Nous nagerons en foule au fond du lac aimé,  
Heureux de remuer la pénombre de l'eau,  
Pour que nos mouvements lancent un escalier  
De frissons plus clairs à chaque marche,  
et là haut  
S'élargissent en une houle qui reflète  
Tout le soleil multiplié.

## UN JOUR

Nous serons un jour des rouages  
Qui ne songeront qu'à bien faire ;  
Nous serons en cuivre et en fer,  
    Mais pas en âme.

Nous transmettrons exactement  
La force qu'on nous confiera.

Ce que nous prendrons aux volants  
Nous le passerons aux courroies.

Nous n'en garderons même pas  
De quoi nous tordre une pensée.

Nous rêverons d'atténuer  
Nos grincements, et de les fondre  
En rumeur huileuse et glissante.  
Nos corps suinteront un silence  
Gras et saturé d'énergie.

Nous consentirons à la joie  
Lasse et femelle d'être agis.

Toutes nos palpitations,  
Nos montées de sang et de lymphe,  
Nos flux de nerfs, nos bonds de muscles,  
Tous les mouvements qui s'étreignent  
En hâte, dans des chambres chaudes,  
Aux étages de notre chair,  
Ne seront plus qu'un tremblement  
De pièces qui s'emboîtent juste  
Et qui forcent l'une sur l'autre.

Nous serons en acte et en fer.

## FIN

*Je me suis étendu sur mon lit. J'ai la fièvre.  
Je sens les battements de mon cœur sur mes yeux.  
Ma tête a chaud. Mes mains se croient pleines de cendres.  
Je ne me souviens pas d'avoir été poète.*

*Ce ne sont pas mes doigts qui ont écrit le livre ;  
Je n'ai qu'une âme pauvre et qui voudrait pleurer ;  
Mon corps fermente et ne sait rien contre son lit ;  
Rien n'est jamais venu de la ville vers lui.*

*Qu'est-ce que j'ai rêvé, et qu'est-ce que j'ai dit ?*

*Est-ce bien vrai que des forces mystérieuses  
Hier encore accouraient et s'étreignaient en moi ?*

*Est-ce moi le passant qui debout sur la ville  
Rassemblait dans ses poings la conscience des dieux ?*

*Je suis si peu ce soir. Je ne suis rien que moi,  
Rien que mon corps fiévreux qui s'effraye et qui sue ;  
Ce n'est pas moi qui ai pensé toutes les rues ;  
Mon souffle n'a pas incliné les fumées noires.*

*J'ai l'âme trop collée au sol et trop étroite ;  
En se baissant, l'amour n'y pourrait pas entrer.  
Est-ce vrai qu'elle fut une tente sacrée,  
Et que les dieux futurs ont dormi sous ses toiles ?*



*Mais je n'ai plus la fièvre, et je me mets debout.  
Car je me suis souvenu de toi, tout à coup,  
Nébuleuse des chiens de chasse.*



*Tu vibres dans le ciel, recourbée en ressort,  
Autour de ton pivot où les flammes pourrissent,  
Et qui bombe comme un furoncle sur le vide.*

*Ecume de l'éther qui se fige et se tord,  
On dirait que c'est toi la jeunesse du monde,  
Toi sa bouche bavant sur la bride, et sa langue  
Roulée autour du mors.*

*Tu es la femme nue qui peigne ses cheveux,  
Le dos arqué, les mollets gonflés, la crinière  
Qui croule et que le vent jette contre ses cuisses.*

*Tu sembles te tasser et te crispier en boule  
Sur un sol que tu tiendrais par toutes ses herbes,  
Pour le lâcher en te dénouant, et bondir.*

*Tu calcules depuis des siècles un élan ;  
Tu ne te trouves pas une force assez dense ;  
Tu te replies encore et te contractes mieux  
Pour mordre la chair de ton ventre avec tes dents.*

*Ne te débande pas, arc de flamme, attends-nous,  
Et si tu peux, courbe-toi plus, en attendant.*



*Nous le savons. La terre va se refroidir.  
Son destin finirait si nous n'étions pas là.*

*Sur sa croûte de roc plus dure chaque nuit  
Nous mettrons une écorce d'hommes, tendre et pâle.*

*Nous épanouirons l'âme des groupes dieux,  
Pour qu'un groupe dévore un jour l'humanité.  
Elle redeviendra jeune comme le sperme,  
La vieille terre, et nous irons te l'apporter.*

*Nous la déposerons au bout de ta spirale.  
Tu la prendras. Et brusquement tes énergies  
Redresseront leur dos comme des chats rageurs  
Dont le poil se hérisse et dont le gosier râcle.*

*Tu tourneras deux fois, tu tourneras trois fois,  
Avec la terre et nous dans le creux de ta fronde,  
Et tu te détendras soudain, ô nébuleuse,  
Pour lancer la terre unanime au front du monde*

FIN



# TABLE

PRÉFACE. . . . .	5
------------------	---

## PREMIÈRE PARTIE

### LES UNANIMES

#### I. AVANT

<i>L'essieu d'un tombereau . . . . .</i>	15
<i>Je cherche . . . . .</i>	16
<i>Si c'était pour demain, vraiment, ou pour ce soir . . . .</i>	19
<i>Une autre âme s'avance . . . . .</i>	21
<i>Quelque chose s'est mis à exister soudain . . . . .</i>	22
<i>L'air qu'on respire. . . . .</i>	23
<i>Les forces du dehors . . . . .</i>	25
<i>Jamais je ne pourrai grandir . . . . .</i>	27
<i>Rien ne cesse d'être intérieur. . . . .</i>	30
<i>Je cherche . . . . .</i>	32

## II. DIEU LE LONG DES MAISONS

LA CASERNE. . . . .	37
LE THÉÂTRE. . . . .	46
<i>De grandes bêtes</i> . . . . .	51
L'ÉGLISE. . . . .	56
LE CAFÉ. . . . .	64
LA VILLE . . . . .	67
<i>Une chose vague, détendue.</i> . . . .	69
<i>Pendant les heures de travail et de clarté</i> . . . . .	72
<i>La ville</i> . . . . .	75

## III. DYNAMISME

<i>Le présent vibre.</i> . . . .	79
<i>Des rayons qu'on ne voit pas.</i> . . . .	81
<i>Malgré les murs</i> . . . . .	84
DIMANCHE . . . . .	87
LE GROUPE CONTRE LA VILLE. . . . .	101

## DEUXIÈME PARTIE

## L'INDIVIDU

## I. SANS MOI

PENDANT UNE GUERRE . . . . .	123
<i>L'heure suprême d'être</i> . . . . .	130

<i>Quelqu'un qui n'est pas moi</i> . . . . .	136
<i>Devient dieu où je suis.</i> . . . . .	138
<i>Unanime, je t'aime.</i> . . . . .	140
<i>Un de ceux</i> . . . . .	143
<i>Et de n'être plus moi</i> . . . . .	145
<i>Une vapeur d'égout.</i> . . . . .	146
<i>Le rythme de mon poulx</i> . . . . .	148
<i>Un morceau de cité dans ma poitrine accrue</i> . . . . .	151
<i>Je l'enverrai par bonds impétueux</i> . . . . .	153
<i>Je suis la pointe aiguë.</i> . . . . .	156

## II. MOI EN RÉVOLTE

<i>SUR LE FLEUVE.</i> . . . . .	163
<i>DÉSIR.</i> . . . . .	168
<i>TENTATION</i> . . . . .	170
<i>SUR LE PONT QUI TRAVERSE LA LIGNE</i> . . . . .	172
<i>LE DÉPART</i> . . . . .	176
<i>LOIN</i> . . . . .	177
<i>Je suis libre.</i> . . . . .	181
<i>Je ne veux pas évoluer plus loin que l'homme</i> . . . . .	183
<i>Dormir sous les feuilles</i> . . . . .	185
<i>REFUS D'ÊTRE ABSORBÉ.</i> . . . . .	187
<i>La nature</i> . . . . .	192
<i>Par-dessus la nature</i> . . . . .	198
<i>LA FAMILLE.</i> . . . . .	201
<i>LA CONSCIENCE QUI DEVIENT</i> . . . . .	206
<i>Unanime, je t'aime.</i> . . . . .	211
<i>RETOUR</i> . . . . .	214

## III. NOUS

<i>Mais, au fond des corps, les cellules.</i> . . . . , . .	219
NOUS . . . . .	222
<i>Toutes les forces vont chanter.</i> . . . . .	231
DEMAIN . . . . .	237
UN JOUR . . . . .	239
FIN . . . . .	241

*ACHÉVÉ D'IMPRIMER*

Le vingt octobre mil neuf cent treize

PAR

BUSSIÈRE

A SAINT-AMAND (CHER)

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE













PQ  
2635  
052V5

Romains, Jules  
La vie unanime

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---



